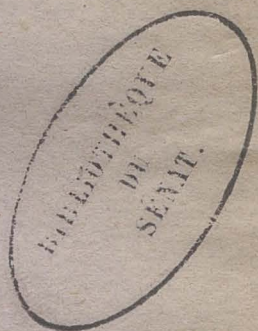


Cote 607

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

CATON D'UTIQUE, TRAGÉDIE,

Par M. POINSINET DE SIVRY, Pensionnaire
de la Maison d'Orléans, & Membre de la
Société Royale des Sciences & Belles-
Lettres de Lorraine.

« Catonis

« *Nobile lethum.*

HORACE.

» *Iustum & tenacem propositi virum.*

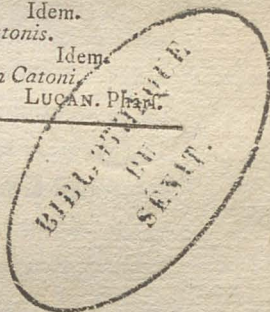
Idem.

» *Virtutem moresque representare Catonis.*

Idem.

» *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

LUCAN. Phars.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire, rue
Galande, N°. 64.

1 7 8 9.

ÉPI TRE

A LA PATRIE.

MÈRE FÉCONDE D'INNOBRABLES
HÉROS, ET D'INAPPRÉCIABLES
GÉNIES EN TOUT GENRE; O MA
PATRIE!

J'AI donc assez vécu, pour être le témoin de l'infant le plus brillant, qui, dans l'étendue des Ages, pouvoit être réservé à ta gloire. Hommage te soit rendu, ô France! ne te refuse point au culte légitime que s'empresse à te rendre quiconque a le bonheur de te devoir le jour. Parmi les acclamations triomphales que t'adressent tes enfans, ne rejette point le tribut que t'offre aujourd'hui ma Muse. Je présente à ma Patrie régénérée; je consacre à la France, toute radieuse encore de sa Liberté renaissante, le tableau des derniers soupirs de la Liberté Romaine expirante en la personne de Caton. Réjouis-toi, Mère auguste & chérie; & conçois un juste orgueil, en comparant la florissante destinée de ton Empire, à celle de l'Empire Romain. Au commencement du huitième siècle,

après sa fondation, Rome asservie, passe à jamais sous le joug du despotisme ; tandis que , près de quatorze siècles après Pharamond , la France plus majestueuse , & plus rapprochée de la dignité de son nom , voit arborer dans toute son enceinte , l'étendard de l'indépendance. Ce vaste Etat sera donc désormais libre , sans cesser d'être Monarchique. Vive la France ! Vive son Roi , restaurateur de la liberté ! O mes Concitoyens , ce sont vos vœux que j'exprime.

POINSINET DE SIVRY.



INSCRIPTION LATINE

*Pour la Statue de Louis XVI, dans la nouvelle
Place de la Liberté.*

ARX infanda fuit : tangentes sidera Turres
Nunc ubi ? Libertas occupat æqua locum.
Libero enim melius sic aëre Lilia crescunt ;
Et justum tandem Francia nomen habet.
Area vasta patet ; concurritur undique ; surgit
Virginis ad Cœlum nomen (1) Eleutheriæ.
Annuit ipse novæ Lodoïx assertor Alumnæ ;
Indè ingens sceptris adjicit ille decus.
Æternum , ô Lodoïx ! sacrat tibi Patria Signum ;
Id meruit , Patriæ Rexque , Paterque simul.

(1) ELEUTHERIA, est le nom Grec de la Déesse Liberté.



AVANT-PROPOS.

LE Dogme le plus vrai, le plus sublime & le plus respectable, celui de l'*Immortalité de l'âme*, a causé dans les siècles passés, un nombre effrayant de *suicides volontaires*.

Supposer que ce Dogme eût été le moteur de la résolution que prit Caton d'anticiper l'instant de sortir de la vie ; tel est le parti qu'ont cru devoir prendre les différens Écrivains, qui ont mis sur la Scène la mort spontanée de ce célèbre Stoïcien. C'est en quoi, sans contredit, ils se sont jetés, & ont entraînés d'autres dans le plus palpable abus, puisqu'ils ont ainsi érigé le suicide Pseudo-Platonicien, mais présenté comme vraiment Platonicien, en moralité théâtrale.

J'ai soigneusement évité cet écueil, & je m'en suis garanti avec toute la précaution que pouvait y mettre un Écrivain saisi d'une juste horreur pour ces attentats trop communs, d'un Citoyen contre lui-même. J'avais trop publiquement exprimé ces principes, pour y déroger en cette occasion, & ne point me rappeler l'impréca-

AVANT-PROPOS.

7

tion vigoureuse qui m'était échappée, à la vue sanglante d'un Célibataire suicide. C'est le lieu de la rapporter ici.

- « Ennemi de l'Hymen, impur Célibataire (1) ;
- » Assassin des enfans, dont tu serais le père ;
- » Ingrat envers ton Dieu, coupable envers l'Etat,
- » Et suicide enfin, pour dernier attentat,
- » Tu fouilles la Mort même ; & ton supplice impie,
- » Ajoûte un sacrilège aux crimes de ta vie.

Il faut convenir que le forfait d'abréger sa carrière, tout atroce qu'il ait été dans tous les tems, a, de nos jours, bien perdu, de ce faux lustre que lui donnait une morale vraiment Céleste, dont le juste enthousiasme avait insensiblement conduit les plus respectables Profélytes, à des conséquences abusives & destructives d'eux-mêmes.

- « L'Ame (s'écriaient-ils) est immortelle,
- » comme la Divinité dont elle émane, &
- » dont, à regret, elle ne fait qu'une por-

(1) Il est de fait, que sur deux mille Citoyens suicides, il y en a pour le moins dix neuf cent quatre-vingt-dix de célibataires. Eh ! quel est l'homme raisonnable, si lâche ou si déterminé qu'on le suppose, qui puisse se résoudre à se détruire, s'il a femme & enfans. Législateurs des Peuples, proscrivez le célibat : vous proscrirez deux grands fléaux de l'humanité ; le célibat & le suicide.

» tion séparée, tant qu'elle reste unie au
 » corps, matière terrestre & périssable.
 » Cette vie n'est donc que la mesure d'une
 » captivité, qui retient l'Ame éloignée de
 » son principe divin. Dégagée de ses liens,
 » elle retourne à la source incorruptible
 » dont elle découle ».

Jusques-là les Philosophes d'Athènes & de Rome, ainsi que ceux de l'Indus & du Gange, ont raisonné selon les principes mêmes de la révélation (1), base incontestable de la plus saine croyance. Mais l'yvresse où les a jettés cette découverte sublime, a bientôt égaré leur raison. L'Ame est entrée dans le chemin spacieux & illimité des chimères; le sentiment précieux de son origine, & l'orgueil de sa dernière destination, ont allumé chez elle le desir de franchir cette vie, comme une borne humiliante, comme un intermédiaire importun. Ces idées superbes l'ont étourdie sur le scrupule de rompre le pacte d'alliance

(1) « *Deus creavit hominem inexterminabilem, & ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.*

Lib. Sapientiæ, ch. 2. v. 23.

» *Quod litteris extet Pherecides Syrius primum dixit animos hominum esse sempiternos : antiquus sanè : hanc opinionem Discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit ».*

Cicer. Tuscul. L. 1.

contractée sans sa participation, entre elle & le corps.

« Où serait (s'est elle dit) l'inconvé-
 » nient de briser cette cloison d'argile,
 » pour me rejoindre plutôt au Desiré qui
 » m'appelle ? Lui-même ne mine t-il pas
 » tous les jours cette prison, à l'aide des
 » injures récidivées du tems destructeur ?
 » Chaque brèche qu'il y fait, ne m'invite-
 » t-elle pas à seconder ses intentions ? Pri-
 » sonnière secourue, je veux, je dois, je
 » vais de ma part, contribuer à ma déli-
 » vrance. Je remplis ton vœu, j'obéis à ta
 » voix, Intelligence propice, Principe éter-
 » nel de mon être ! Enfin donc, je me dé-
 » gage ; portée sur ce dernier souffle, je
 » vole dans ton sein ».

Telles sont, on se le figure, les dernières paroles ; &, dans une intention erronée, les pieuses invocations de ces Héros, ou plutôt de ces victimes des fausses conséquences où mène le dogme Platonicien. Ses maximes sont si pures, si consolantes, lorsque la Raison qui les adopte, se renferme dans les limites d'une saine Logique ! Mais elles deviennent si dangereuses & si meurtrières, quand l'imagination, égarée par l'extase, s'élève & se perd dans la région

des idées surnaturelles, à la lueur, toujours infidèle & funeste, des flambeaux du fanatisme !

Il s'en faut bien, je le répète, que, de nos jours, l'attentat sur soi-même, ait pour motif & pour excuse, le dogme précieux de l'*Immortalité de l'âme*, suivie de conséquences trompeuses. Nos suicides modernes sont fort éloignés d'être des disciples; que dis-je ? des sectaires hérétiques de Platon. C'est à l'école de l'athée Diagoras, qu'ils se sont tous formés : c'est dans la thèse impie du *Matérialisme*; c'est dans l'abnégation formelle de l'*Immortalité de l'âme*, qu'ils ont puisé l'infouciance d'exister, bientôt suivie de l'ennui de vivre. Ils ont tous dit avec le personnage scélérat mis en scène par un de nos Poètes :

« Une heure après la mort, notre âme évanouie,
» Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Cette vie n'étant qu'un voyage, dont la mort leur a paru le terme, sans espoir, ni consolation au-delà, ils ont évité tous les liens qui pouvaient les attacher à la société. Ils n'ont jamais connu de véritable amour, ni de véritable amitié. Le baume de ces

AVANT-PROPOS. II

vertus n'a jamais pénétré le *callus*, qui sert de cuirace à leur cœur endurci ; à leur cœur Cosmopolite, anti-patriote ; &, pour tout dire, anti-social. Sans amour, sans amitié, sans attachement pour lui-même, parce qu'il se regarde comme purement passif, & comme n'ayant d'autre perspective pour cesser de l'être, que dans l'instant où il cessera de respirer ; est-il surprenant que le Stoïcien de Londres & de Paris, cherche à abrégér une tâche dont il ne connaît que le fardeau ?

C'est pour m'écarter de ce type ingrat & stérile ; c'est par toutes les raisons qu'on vient de voir exposer, que je me suis déterminé à faire de mon *Caton*, moins un martyr, un enthousiaste du Platonisme ; qu'un *Curtius*, un Citoyen magnaniment dévoué au salut de sa Patrie.

Considérée sous cet aspect, la mort préméditée d'un Romain de ce caractère, forme un sujet, sans contredit, très-tragique, & digne de remplir cinq actes : au lieu que, le sublime sentiment de l'immortalité de l'âme, regardé comme l'unique principe qui conduirait *Caton* à devenir son propre destructeur, ne peut, à la rigueur, produire qu'une seule scène ; ou, pour mieux dire, qu'un beau monologue isolé.

Les Écrivains du tems de Jules-César, & sur-tout du tems d'Auguste, trop suivis par Plutarque, & par d'autres Historiens postérieurs, se sont comme donné le mot pour métamorphoser le suicide politique & vraiment patriotique de Caton, en un suicide dirigé par le plus aveugle & le plus féroce désespoir, ou commandé par une inspiration dogmatique, émanée d'une secte aveugle & destructive de toute convention sociale. Par ce moyen, ils ont réussi à faire de la *mort de Caton*, ainsi offerte, un sujet insusceptible d'aucun succès théâtral. La raison en est sensible : c'est qu'une spéculation, même sublime, n'est point un Drame ; & qu'un dogme (1), n'est point une Action. On n'aura pas lieu de faire cette sorte de reproche à mon Ouvrage, où tout offre un Plan animé de la vie la plus active.

Je me permets dans cette Tragédie, de légers anachronismes, comme lorsque j'an-

(1) Ceux qui attribuent la mort de Caton à des maximes purement philosophiques, le font mourir entre Démétrius & Aristonide, en disant à ces sages : « *Ou renversez les principes que vous m'avez inspirés, ou permettez que je meure* ».

Et moi, je dis : « Cette circonstance historique n'a pas dû me priver, comme Poète dramatique, de faire primer parmi plusieurs motifs qui ont pu déterminer la mort de Caton, le plus naturel & le plus théâtral de tous, le *Patriotisme*.

ticipe de plusieurs années de certains évènements; & principalement, lorsque je fais mourir Cneus-Sextus Pompée, fils du grand Pompée, un peu avant l'époque historique. Je rends compte de cette licence particulière dans les notes, & j'en justifie les motifs. Virgile, le divin Virgile, a pris bien d'autres libertés dans l'Enéide, en faisant, de la prude & constante veuve de Sichée, une Amante éperdue du chef des Troyens; & en rapprochant, à l'égard de ces deux personnages, des époques (1) très-séparées dans l'Histoire. J'ai donc usé, quoique très-sobrement, de ces privilèges communs à tous les Poètes; & par ces moyens, pour lesquels tous les droits de l'Art dramatique réclament en ma faveur, je crois être parvenu à traiter le sujet de *Caton d'Utique*,

(1) Ces deux époques sont distantes de trois siècles & plus; & bien loin, que l'intéressante & vertueuse Didon, ait trahi la mémoire de Sichée, elle préféra l'attachement pour ses mânes, & la mort même, à l'hymen d'Iarbas, Roi des Gétules, qui se prétendoit fils de Jupiter, par sa mère Garamantis, fille de Garamas, Roi de Libye. Ces licences, on l'a si souvent dit, sont permises également aux Peintres & aux Poètes. L'imagination est leur domaine:

• • • • • *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
 HOR. Art. Poët.

d'une manière vraiment Romaine, tragique & théâtrale. Je me suis sur-tout attaché à faire de mon Héros, le foyer de l'intérêt de toute la Pièce.

Il n'y a point au Théâtre Français, de Tragédie, qui réunisse à une foule de Personnages intéressants, à une action si clairement développée, & à un intérêt aussi unique & aussi simple, un spectacle plus riche en pompes & accessoires héroïques; dont aucun n'est mendié, dont nul n'est amené, au besoin, par l'industrie, mais qui tous sont fondés en raison; & résultent naturellement, & sans effort, de l'essence & du fond même du sujet.

Je reviens à l'attaque contre les abus du dogme Socratique, qui semblait inviter l'Ame à franchir d'elle-même les barrières corporelles, où Socrate, & Platon son organe, ne lui laissent voir que la prison qui la sépare de son divin principe. Je reviens, dis-je, contre ce dogme fameux, prétexté le destructeur légitime des devoirs civils. Je soutiens qu'on n'a point dû en faire la base suffisante du parti que prit un Républicain en chef, tel que Caton, d'attenter à sa propre existence, dans l'époque où l'Etat, la Patrie, & sur-tout la Répu-

blique (1), paroissoient avoir le plus pressant besoin de ce grand homme. Cassius & Brutus, qui n'étoient guères que des Disciples de Caton, ont bien pu, par précipitation & par une erreur fatale sur l'issue d'une bataille, anticiper le terme de leurs jours; comme, par un désespoir aveugle, le firent aussi Pétreïus & Juba. Mais un homme tel que Caton, qui est mort avec toute la réflexion possible, s'est détruit, sans doute, avec quelque (2) espoir que son trépas maintiendrait, ou rendrait aux Romains leur liberté.

J'ai établi plus haut, que la terreur universelle répandue sur le Parti vaincu, après

(1) L'État ou l'Empire Romain, étoit, ou fut toujours une définition vague & illimitée; la *Patrie* étoit, dans l'application, une expression presque aussi vague que celle d'État ou d'Empire, sur-tout à l'époque de Jules-César. Mais alors, tout Romain comprenait clairement, & sentait vivement ce qu'il fallait entendre & sentir par le mot de *Republique*.

(2) Encore une fois, je me suis cru fondé, & par les privilèges de la Poésie, & même par des monumens historiques, à faire du trépas de Caton, une mort Républicaine, & d'un motif patriotique. J'ai, en faveur de mon avis, ce témoignage d'un ancien Poëte.

« *Hi mores, hæc duri immota Catonis*

» *Seclâ fuit: servare modum, finemque tenere,*

» *Naturamque sequi, Patriæque impendere vitam ».*

la bataille d'*Actium*, & qui ne fit que s'aggraver sous Tibère & les autres successeurs d'Auguste, dut fermer la bouche aux vérités historiques, & travestir en désespoir insensé, ou bien en fanatisme outré, & prétendu Platonicien (1), la fin toute patriotique de Caton. Je crois cela plus que prouvé, pour quiconque voudra analyser avec soin, les détails intéressans de cette désolante destruction de la République Romaine. Il sera donc permis aux Anglais, nos voisins, &, particulièrement, à un Ecrivain du mérite d'Adisson, de faire, au gré des privilèges sans limites de la Nation Britan-

(1) Platon, en exaltant le dogme de l'*Immortalité de l'âme*, n'avait point pour but de généraliser l'innocence du suicide ; il voulait seulement établir la légitimité du suicide de Socrate, à la faveur de l'exposition du dogme divin, qu'il mettait dans sa bouche. C'est une fausse application d'un excellent principe. Au surplus, le fait de Socrate, avalant volontairement la cigue, ne prouve rien qu'en faveur, ou en excuse du suicide de Socrate, Personnage très-avancé en âge ; & qui, comme chef de secte, eût rougi de se retracter devant ses Juges, qui lui offraient cette voie de se sauver. Ni Criton, ni Chéréphon, ni Xénophon, ni Aristippe, ni Platon lui-même, ces Apôtres de Socrate, n'attentèrent sur leurs propres jours, sous prétexte que l'âme devait haïr ses liens, & s'empresse de rejoindre sa source sacrée. Cet abus du dogme Socratique, ne germa, & ne prit vogue, que plusieurs siècles après la mort de ces hommes célèbres. Ce ne fut pas même à Athènes, mais à Rome, que ce triste levain fermenta, & fit ses premières, mais non dernières éruptions.

nique,

nique, adopter par Caton, pour principale justification d'un suicide théâtral, cet axiôme, qui, tout sublime & tout Platonicien qu'il est, ne sera jamais propre à faire sur la Scène Française, ni la cause, ni le nœud, ni le ressort d'un sujet digne d'une Tragédie. Voici cette maxime, relative au dogme de l'Immortalité de l'âme.

„ *It must be so; Plato, thou reasonest well.*

A la lettre :

„ Platon, cela doit être ; & tu raisannes bien.

D'accord, Philosophes Anglais; pourvu que vous vous en teniez à cette maxime, comme à la devise, qui, vous rappelant la Céléste origine de l'homme, l'attache au poste quelconque où les décrets éternels l'ont placé; & non comme au cri de sédition, qui l'inviterait à déserter ce poste.

N. B. On m'écrit, que parmi les personnes à qui mon manuscrit a été communiqué, quelques-unes ont prétendu que ma Tragédie étoit un Opéra; d'autant que les

riches accessoires, les marches de troupes, les Pompes sacrées, & les autres moyens vraisemblables d'un grand spectacle, n'y font point épargnés. Mais, à ce compte, Esther & Athalie seraient donc des Opéras. Il en faudra dire autant de Sémiramis, d'Iphigénie en Tauride, & de plusieurs autres Tragédies de la Scène Française actuelle. Eh! depuis quand la Pompe théâtrale lui ferait-elle interdite? Jusqu'à quand nous laisserons-nous reprocher qu'en France, nous avons la Tragédie sur un Théâtre, & le Spectacle sur un autre? Puisque j'ai respecté l'unité de lieu, puisqu'on ne voit dans ma Pièce, ni Dieux, ni chars volants, ni démons, ni magiciens, ni monstres, marins, terrestres, ou autres; ce n'est donc pas un Opéra, mais une Tragédie que j'expose.

Une autre objection aussi peu fondée, à laquelle je vais succinctement répondre; c'est celle-ci: *« votre Caton se donne la mort, » dans l'espoir de garantir à Rome la liberté; » & sa mort, par la suite, ne produit point » cet effet ».*

A cela, je réponds, que l'action d'un Poème ne s'étend point par-delà la durée du Poème même. Virgile, au premier Livre

de l'Enéïde, fait dire par Jupiter, en parlant des Romains :

» *His ego nec metas rerum nec tempora pono ;*

» *Imperium sine fine dedi.*

Qu'est devenu l'effet de cette prophétie faite aux Romains, d'un Empire qui n'aurait, ni fin, ni limites, & dont l'Énéïde a pour but, de jetter les premiers fondemens ? Cet Empire est détruit depuis long-tems ; & Virgile, comme Poète épique, n'en est pas moins à l'abri de toute critique en cette partie de son Poëme, parce que les évènements postérieurs à l'action de l'Enéïde, sont étrangers à ce chef-d'œuvre.

Même argument à tirer de la *Jérusalem Délivrée*, du Tasse. Cette Ville, enlevée aux Sarrafins par les Chrétiens, est tombée depuis au pouvoir des Turcs ; ce qui n'empêche point que le Tasse n'ait fait un très-beau Poëme, d'une délivrance passagère. Où finit l'action d'un Poëme, là, finissent ses rapports obligés avec l'Histoire. Si dans *Athalie*, le Spectateur ou le Lecteur allait penser à l'ingratitude future de Joas, rétabli sur le Trône, il serait impossible de s'intéresser à son rétablissement.

Que Jules-César, plusieurs années après la mort de Caton, ait affecté le despotisme; cela, je le répète, est indifférent à mon sujet. Il me suffit que Caton, en mourant, ait raisonnablement pu se flatter d'avoir assuré la liberté de Rome.

Il me reste à faire observer que MM. les Comédiens Français m'avaient invité à leur faire connaître mon *Caton d'Utique*, par une lecture qui devait se faire dans une de leurs assemblées. Tout semblait disposé pour cela. Ils paraissaient même généralement être dans l'intention de mettre mon *Caton* sur la Scène, même avant la reprise de mon *Ajax*, laquelle, comme on fait, vers le tems de celle de *Briséis*, fut annoncée dans les Papiers périodiques. Mais j'ai réfléchi qu'un sujet aussi austère, aussi stoïque & aussi insolite sur notre Théâtre, que la *Mort de Caton*, de la manière dont j'ai cru devoir la traiter, ne pouvait pas manquer de gagner à ne paroître sur la Scène, qu'après avoir subi le jugement du Public, & le grand jour de l'impression.

Le Spectateur qui ne se trouvera aux représentations de ma Pièce, qu'après avoir

lucet *Avant-Propos*; c'est-à-dire, après avoir en quelque sorte, discuté tranquillement avec moi les points d'objections qu'on peut me faire, & que je m'attache à y combattre, me jugera, sans contredit, avec une critique plus sûre, un discernement plus éclairé, un préjugé plus favorable.



PERSONNAGES.

CATON D'UTIQUE.

PORCIE, fille de Caton.

TULLIE, fille de Cicéron.

BRUTUS.

JULES-CÉSAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Lieutenant de César.

SCIPION, jeune Général du parti de Pompée.

JUBA, Roi de Numidie.

LE PRINCE JUBA, fils aîné du Roi Juba.

LE PRINCE IARBE, frère puîné du Prince Juba.

EROX, Esclave de Caton.

UN PRÉFET des Troupes.

TROUPES Pompéiennes.

TROUPES Césariennes.

LE GRAND-PRÊTRE de la Colonie.

PRÊTRES ET PRÊTRESSES de l'Hymen.

CORTÈGE de la pompe sacrée.

JOUEURS ET JOUEUSES d'instrumens.

PÉTRÉIUS, Capitaine Pompéien. (*Il ne figure qu'en récit*).

UN TRIBUN Militaire.

FAUSTUS, affranchi de Brutus.

CIMBER, Préfet des portes *Polygèthes*, ou consacrées aux réjouissances.

VESTALES.

UNE VOIX, une seconde voix, une troisième voix.

GLADIATEURS.

LICTEURS.

MINISTRES des Funérailles.

La Scène est à Utiqne.

LE lieu de la Scène remplit exactement la règle de l'unité de lieu. Destiné à une action très-variée, & à de grands mouvemens, il est fort espacé. Au côté droit, à l'égard des Spectateurs, est une grotte, dont on ne voit que l'entrée. Suivent plusieurs obélisques, dont le plus proche & le plus apparent, est celui d'Aristippe. Suit un bois consacré à Pluton, puis un obélisque, puis une route publique. C'est par-là que les troupes de Jules-César défilent sur la Scène. Passé cette route, se présente de biais l'entrée du Temple de l'Hymen, qui n'occupe qu'un tiers du fond de la Scène. La ville d'Utique, occupe, par la projection de ses remparts, tout le côté gauche du Théâtre, à l'égard du Spectateur; & tout le retour du fond, jusqu'au Temple de l'Hymen. Ce côté gauche commence par un Autel, & une Statue de Vesta.

L'inscription de l'Autel, porte :

VESTÆ UTICENCI
EREXIT
CNÆUS POMPEIUS SEXTUS,
MAGNI FILIUS,
CONSULARIS.
ANNO U.C.
DCC. VI.

Suit la Statue (1) & l'Autel de la liberté.

(1) Le costume de cette Statue, doit être, à l'égard de la tête, le chapeau viril, à bords rabatus, symbole de la liberté. Sa stole,

L'inscription de l'Autel, est:

LIBERTATI PUBLICÆ
EREXIT
M. PORCIUS CATO, PRÆTOR
UTICÆ.
ANNO U.C.
DCC. VI.

Suivent les portes polygèthes, ou consacrées aux réjouissances. Plus loin, sont d'autres portes. Suivent des remparts nuds (1), qui sont tout le circuit de la Scène, jusqu'au Temple de l'Hymen, & qui sont entremêlés de tours. On n'appergoit que dans le lointain, le haut de quelques édifices.

ou robe, doit, au moyen d'une ceinture, être retroussée jusqu'aux genoux. La Déesse doit, d'une main, tenir une épée nue; & de l'autre un foudre, à côté duquel s'élève du piédestal, & à demi-corps, une Euménide ou Furie, dont le regard & l'attitude annoncent qu'elle est la gardienne de ce foudre, qui doit être doré, à l'imitation du foudre de Jupiter Capitolin. Des casques, des lances rompues, en ex voto, ornent les deux pans visibles du piédestal de la Statue. La plate-forme de l'Autel est terminée aux quatre coins en forme de lance, à l'un desquels Erox, au troisième Acte, suspend son poignard, à l'aide d'une chaînette adaptée au manche, & marque caractéristique des poignards, qu'on tolérât autrefois aux esclaves à la suite de leurs maîtres.

(1) Ces remparts nuds, selon l'exigence de l'action, se trouvent couverts de Spectateurs & de Soldats.



CA



A

LE R

A PPR

Vous ra

Je préte

D'où dé

Prétez t

Mais pa

Juba, d

Est-ce a



CATON D'UTIQUE,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LE ROI JUBA, LE PRINCE JUBA,
LE PRINCE IARBE.

LE ROI JUBA.

APPROCHEZ-VOUS, mes fils ; l'intérêt de l'Afrique
Vous rassemble avec moi sous les remparts d'Utique.
Je prétends avec vous, concerter des desseins,
D'où dépend notre fort & celui des humains.
Prêtez tous deux l'oreille aux volontés d'un père.
Mais parlez ; votre zèle est-il prêt à tout faire ?
Juba, deux fils vivans, manquerait-il d'appui ?
Est-ce au sang d'Iarbas, que je parle aujourd'hui ?

LE PRINCE JUBA.

Le sang de Jupiter est digne de sa source ,
 Seigneur; de vos succès , suivez la noble course.
 Sous quel astre inconnu , dans quels lointains climats ,
 Vos enfans craindraient-ils d'accompagner vos pas ?
 Ah ! si l'heureux Juba , cinq ans avant son frère ,
 Prouva dans les combats , qu'il vous avait pour père ;
 Le croyez-vous , Seigneur , aujourd'hui moins jaloux
 De soutenir son droit en s'immolant pour vous ?
 Prononcez donc , grand Roi , que faut-il que je fasse ?

LE PRINCE IARBE.

J'ignore le projet qu'à conçu votre audace ;
 Mais quelque soit , Seigneur , ce généreux dessein ,
 J'ai même droit qu'un frère , à vous prêter ma main.
 Juba m'oppose en vain l'ordre de la naissance ;
 Mon courage indigné , franchit cette distance :
 Et s'il faut aujourd'hui , seconder vos travaux ,
 Attendez-vous , Seigneur , à voir deux fils rivaux.

LE ROI JUBA.

Rivalité bien douce , & que je vois en père !
 Mes fils , écoutez-moi : ma Couronne m'est chère.
 Je voudrais la transmettre à mon sang , à mon nom.
 Le Ciel m'en est témoin , j'ai cette ambition ;
 Et c'est avec mépris que je verrais le Trône ,
 La pompe , la grandeur , l'éclat qui l'environne ,
 Si je ne présumis vous laisser à tous deux ,
 Tout ce qu'un Diadème a de droits glorieux.

Quel fruit me revient-il d'une fatale guerre ?
 C'est pour vous que mon bras ensanglanta la terre.
 Pour vous j'ai terrassé plus d'une légion,
 Et fait mordre la poudre au brave Curion.
 Un trophée érigé sur les rives du Tage,
 Fera passer ces faits, & mon nom, d'âge en âge.
 Pompée en fut jaloux, & vit avec chagrin,
 Un allié Numide, égalier son destin.
 Ce grand homme écouta, d'une oreille rivale,
 L'offre que je lui fis de le suivre à Pharsale.
 Je ne fais quel démon, dont le sombre flambeau,
 Sur la plage du Nil lui marquait son tombeau,
 Le faisait résister à mon aide propice,
 Et dirigeait ses pas vers le noir précipice.
 Cnéus, d'un trop beau nom, jeune & foible héritier,
 L'a suivi chez les morts, sans cueillir un laurier.
 Un Chef adolescent, qui n'a que du courage,
 Scipion recueillit les restes du naufrage,
 Se souvint de quel œil Juba voit les hasards,
 Et vint à mes drapeaux, mêler ses étendarts.
 Constant à son parti comme à la République,
 Le Sénat & Caton, l'ont suivi dans Utique;
 Le Sénat & Caton . . . mais Caton seul, dit tout;
 Lui seul dans ce grand corps conseille, agit, résout.
 César le sait si bien, que vainqueur de Pompée,
 Maître de l'Univers par le droit de l'épée;
 Des lauriers de Pharsale il croit perdre le fruit,
 Et doute avoir vaincu, si Caton n'est détruit.

CATON D'UTIQUE,

Voilà ce qui l'attire aux rivages d'Afrique.
Le sort de Rome ainsi, va dépendre d'Utique.
Quel parti suivrons-nous ? Mes fils, dictez la loi,
Je ne veux consulter que votre amour pour moi.

LE PRINCE JUBA.

Vous avez deux enfans ; employez leur courage ;
Mais les conseils , Seigneur , sont le fruit d'un autre âge.
Daignez-vous oublier que nous sommes vos fils ?
Comptez sur notre zèle , & peu sur nos avis.
Voici pourtant celui que je crois salutaire
Si j'osais le soumettre à tout autre qu'un père.

LE ROI JUBA.

Parlez , Prince , parlez.

LE PRINCE JUBA.

L'ascendant des Romains ,
D'un joug universel menace les humains :
Mais le joug est lui-même à la porte de Rome ;
Elle craint de passer au pouvoir d'un seul homme.
César a tout conquis , hors vous & Scipion ,
Et ce Sénat Romain , dont l'âme est chez Caton.
Si César , malgré vous , soumet la République ,
Ainsi que des Romains , c'en est fait de l'Afrique.
Vos palmes , vos lauriers , vont sécher sur vos pas ;
Vous recevrez la loi dans vos propres États.
Un seul jour va briser ce sceptre héréditaire ;
Et l'allié de Rome en devient tributaire.

C'est assez vous livrer à des revers certains,
 Assez vous dévouer pour ces Républicains.
 Vous avez embrassé la plus juste querelle;
 Mais peut-être est-il tems d'oublier avec elle,
 Un Parti vainement approuvé par les Dieux;
 Et, l'on ne sait pourquoi, toujours trompé par eux.
 Qu'entre le Ciel & nous, la faute soit commune;
 C'est le torrent, suivons César & la fortune;
 Afin que du Sénat Jule victorieux,
 Vous conserve le Trône où régnoient vos ayeux.

LE ROI JUBA.

C'est à vous de parler, larbe.

LE PRINCE PARBE.

Après mon frère,

Je l'oserai, Seigneur; j'obéis à mon père.
 Si nous abandonnons le parti du Sénat,
 Je le veux croire, Jule asservira l'Etat,
 Disposera du globe, en vrai tyran, peut-être....
 Mais alors dans César je ne vois plus qu'un maître.
 Qui dira que nul prix aux transfuges n'est dû,
 Ou qui nous punira d'un service rendu;
 Ainsi que d'Akhillas, l'attente fut trompée,
 Lorsqu'il lui présenta la tête de Pompee.
 Qui d'ailleurs, oserait nous assurer, Seigneur,
 Qu'aux Atlantiques bords, César sera vainqueur;
 Que les Dieux, à la fin, las de tant d'injustices,
 Au Parti vertueux, ne seront pas propices?

Alors, de Scipion, de Caton, du Sénat,
 Quelle grace espérer après notre attentat ?
 Ainfi, la sûreté, l'honneur, la politique,
 Veut que nous combattons pour les remparts d'Utique.
 C'est mon avis, Seigneur, puisque vous l'exigez.

LE ROI JUBA.

Mes enfans, à regret je vous vois partagés;
 Mais de ces deux conseils un troisième peut naître.
 Il m'est venu, mes fils, il vous plaira, peut-être:
 Je prévois qu'il pourra nous sauver tous les trois.
 Un Dieu, sans doute, un Dieu nous parle cette fois.

(*Au Prince Juba.*)

Prince, à votre penchant livrez vous sans scrupule;
 Courez seul vous jeter dans le parti de Jule.

S'il est vainqueur, mon fils, vous parlerez pour nous;
 Et s'il succombe, alors nous p'aiderons pour vous.

Embrassez-nous; partez; que les Dieux soient vos guides,

(*Le Prince Juba sort.*)

Mais je vois Scipion; retirons-nous.



SCÈNE II.

LE ROI JUBA, LE PRINCE IARBE,
 SCIPION, CATON, TROUPES, PRÉFETS
 DES TROUPES, TRIBUN PRÉTORIEN,
 TRIBUNS MILITAIRES.

SCIPION.

NUMIDES,

Demeurez ; recevez l'adieu de Scipion.

Les marques du pouvoir vont passer à Caton.

Un décret est porté , qui m'appelle en Sicile.

Rome m'a confié cette terre fertile.

L'orage m'a jetté sur les plages d'Atlas ;

Mais nul chef ne doit être où son poste n'est pas.

Mon devoir me demande aux rives d'Aréthuse ;

La ville d'Hiéron , l'antique Syracuse ,

A déjà , sur les murs , placé mes étendarts.

C'est , ô mes Citoyens , à regrets que je parts.

Mais je laisse en partant un support à l'Afrique :

Je confie à Caton la défense d'Utique.

Je mets , sans hésiter , sous sa stoïque main ,

L'élite du Sénat & du Peuple Romain.

J'espère en cette Troupe à Pharsale échappée ;

Et j'espère en Juba , l'allié de Pompée.

LE ROI JUBA.

Dites aussi le vôtre, & celui de Caton ;
 N'en doutez point, Romains, je soutiendrai ce nom.
 Quoique né Souverain, au Trône Numidique,
 Il m'est doux de mourir pour votre République.
 Au grand (1) Pompée, à vous, j'ai montré ce desir ;
 Le passé vous répond ici de l'avenir.
 Heureux, si les Destins, à mes vœux plus dociles,
 Daignaient calmer enfin vos discordes civiles ;
 Si les propices Dieux, permettaient à mes mains,
 De ne plus se baigner dans le sang des Romains !

S C I P I O N.

Puissent-ils en effet abrégier cet orage !

(Aux Tribuns Militaires.)

Approchez-vous, Tribuns ; qu'un serment vous engage.
 Il faut à votre Chef, il faut à Scipion,
 Jurer de suivre en tout les ordres de Caton.

LE TRIBUN PRÉTORIEN.

Nous le jurons, Seigneur ; nous promettons à Rome,
 Dont Utique, peut-être, est le dernier phantôme,
 D'obéir à Caton ; de suivre les desseins
 Qu'aux plaines de Pharsale ont trahi les Destins.

(1) Corneille fait dire à Cornélie, par son mari Pompée,

« Le Roi Juba nous garde une foi plus sincère ;

» Chez lui tu trouveras, & mes fils & ton père.

» Mais quand tu les verras descendre chez Pluton,

» Ne désespère point du vivant de Caton.

UN PRÉFET DES TROUPES.

Seigneur , l'ordre est rempli ; commandez la Revue.

SCIPION.

Cette prérogative au nouveau Chef est due.

Caton , sur ce rouleau , qu'il ne méconnaît pas ,

Distribûra les prix aux plus dignes soldats.

(*Scipion donne ici à Caton le bâton de commandement, autour duquel est roulée une liste , contenant le nom des Guerriers qui ont mérité des récompenses. Aussi-tôt les Lieûteurs quittent Scipion , & viennent se placer derrière Caton. Le Roi Juba & le Prince Iarbe vont se mettre à la tête de leurs troupes , à la suite de l'armée Romaine*).

CATON , à Scipion.

Allez , noble Guerrier , jeune espoir de notre âge ;

Et soutenez le nom des vainqueurs de Carthage.

(*Scipion se retire*).



SCENE III.

CATON, LE TRIBUN PRÉTORIEN, TROUPES.

(Marche des Troupes en présence de Caton , siégeant sur la chaise Curule. Ses Licteurs l'environnent. Il a près de lui un Tribun debout , & une table où sont des anneaux de Chevalier , des baguettes de commandement , des brevets , des couronnes civiques , des couronnes murales & des couronnes navales. Il y a , de tems en tems , des haltes marquées par le silence des instrumens. A chacune de ces poses , le Tribun Prétorien qui se tient à côté de Caton , touche un ou plusieurs Guerriers de sa baguette. Ces Guerriers fléchissent un genou devant le Général , qui leur distribue la récompense méritée.)

M A R C H E.

Première pose.

LE TRIBUN PRÉTORIEN.

A L'ORDRE de ses Chefs docile en tous les tems ,
 Accius a forcé quatre retranchemens.
 Sans quitter sa cuirace , il a franchi le Tage.
 Chargé par Scipion d'un important message ,
 Ni fleuve , ni torrent , n'a pu le retarder.

CATON , donnant à Accius la baguette de Centurion.
 Tu sças bien obéir ; tu sauras commander.

TRAGÉDIE.

31

M A R C H E.

Deuxième pose.

LE TRIBUN.

Ces deux frères jumeaux , émules en courage ,
De monter sur la brèche ont brigué l'avantage.
Byzancee s'est rendue à leurs efforts heureux.

C A T O N.

La Couronne murale est le prix de tous deux.

M A R C H E.

Troisième pose.

LE TRIBUN.

Sabinus , à lui seul , a sauvé son navire.
Il avait contre lui la flotte de Corcyre.
Son courage , son art à profiter du vent ,
A fait , en sa faveur , changer l'évènement.
Cinq Aigles , par lui seul , échappent à Pharsale.

C A T O N.

Donnons à Sabinus la Couronne rostrale.

M A R C H E.

Quatrième pose.

LE TRIBUN.

Crispus , né dans Crémone , est simple Plébéien ;
Mais par l'âme , Seigneur , il est Patricien.
Sensible , généreux , vigilant , intrépide ,
Tout affecte son cœur , & rien ne l'intimide.

C 2

CATON D'UTIQUE,

Toujours, s'il faut combattre, il s'arme le premier.

CATON, *mettant au doigt de Crispus un anneau d'or.*

Sois désormais, Crispus, un digne Chevalier.

M A R C H E.

Cinquième pose.

L E T R I B U N.

Ce généreux Gaulois, devant Alexandrie,
En exposant ses jours, m'a conservé la vie.
Je nâgeais dans mon sang, de glaives entouré :
De trois Prétoriens son bras m'a délivré ;
Dans le flanc du troisième il a laissé sa pique.

CATON, *sortant de son siège avec empressement.*
Reçois, brave Gaulois, la Couronne civique.

(*Fin de la Marche. Caton se lève par honneur, au moment où le Roi Juba passe en revue devant lui à la tête des troupes auxiliaires. Ce Roi & son fils, saluent Caton de la pique ; & le Porte-Etendart des troupes Numides, salue du drapeau ce même Général.*)



SCÈNE IV.

CATON, SUITE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, je vous annonce une faveur du Sort:
Deux vaisseaux Rhodiens sont entrés dans le Port.
De l'un, j'ai vu sortir votre fille, & Tullie;
De l'autre, Lentulus, Dolabella, Décie;
Vingt autres Sénateurs; & ce jeune Brutus,
Qui doit à vos leçons ses naissantes vertus.

CATON.

Mille graces au Ciel, Erox; qu'un sacrifice
Achève de le rendre à nos desirs propice.
Toi, cours vers Pétréius, qui commande le Fort,
Qu'il apprenne le bien qui nous arrive au Port;
Cours aussi vers Juba, dont tu connais le zèle;
De Brutus conservé, porte lui la nouvelle.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORCIE, TULLIE.

P O R C I E.

R I E N n'est plus vrai, Tullie; abjure ton erreur;
Mes yeux l'ont reconnu... mais plus tard que mon cœur.
C'est Brutus. Il marchait entre Aurele & Décie.
Il sortait avec eux du vaisseau l'Orythie.
Lui seul fixait les yeux de tous nos Citoyens.
C'est Brutus; car Porcie a rencontré les siens.

T U L L I E.

J'excuse cette erreur; c'est l'espoir qui la cause.
Sur son charme imposteur quelle âme ne repose?

P O R C I E.

Plus pur que le bonheur, & plus durable encor,
C'est le seul bien resté des biens de l'Age d'Or.

T U L L I E.

Pharsale a retranché ces trop douces chimères,
Ses champs sont abreuvés de nos larmes amères.

Pharsale fut contraire, & fatale aux Vertus :
Le fer y moissonna le dernier des Brutus.
Son courage a long-tems disputé la victoire :
Mais enfin, ce Héros est mort couvert de gloire.
Nos Troupes m'ont hier confirmé ce récit.

P O R C I E.

Hors sa mort, tout est vrai dans ce qu'elles t'ont dit....
Mais, Ciel ! de quel objet notre vue est frappée !

T U L L I E.

Brutus !

P O R C I E, à Tullie.

Voi de nous deux, voi qui s'étoit trompée.

S C E N E I I.

P O R C I E, T U L L I E, B R U T U S.

B R U T U S.

O P O R C I E ! O T u l l i e ! O momens les plus doux !
Ne m'abusé-je point ? Est-il vrai que c'est vous ?
Tout ce que Rome admire & que mon cœur adore,
Se peut-il qu'à mes yeux, le Destin l'offre encore ?
Mais quels nouveaux revers auriez-vous éprouvés ?
Quoi ? C'est par des sanglots que vous me répondez !
Comment interpréter cette tristesse sombre ?
Quel nuage imprévu jette entre nous son ombre ?
Brutus revoit Porcie, & Porcie à Brutus,
En vain cherche que dire, & ne le comprend plus !

O funeste contrée, ô Pharsale fumante !
 Périssè jusqu'au nom de ta Plaine sanglante ;
 Où j'ai perdu tous Ceux dont l'illustre amitié
 De ce cœur tout sensible occupait la moitié !
 De mes chers Citoyens tu dévores la cendre
 Après de tels regrets devais-je encor m'attendre ,
 Que l'atroce ascendant de ton fatal séjour ,
 Ainsi qu'à l'amitié , fût contraire à l'amour ?
 Digne sang de Caton ! détruisez ce reproche.
 Vers vous, songez-y bien , c'est Brutus qui s'approche ;
 Brutus , qui dès l'enfance élevé près de vous ,
 Eprova par degrés des sentimens si doux ;
 Brutus , qu'en expirant , vous destina Marcie :
 Qu'un regard sur l'Époux qui dut être à Porcie

(*A Tullie*).

Fille de l'Orateur qui charme les esprits ,
 De ma fidèle ardeur obtenez-moi ce prix.
 Ah ! qui peut mieux que vous dissiper sa tristesse ?
 Au nom de l'Amitié ! plaidez pour la Tendresse.

T U L L I E.

Quel besoin d'éloquence en faveur de tes feux ?
 Pourquoi douter , Brutus , & récuser tes yeux ?
 Consulte mieux les siens , ton Oracle suprême.
 Eh bien ? Brutus encor , doute-t-il qu'on ne l'aime ?

P O R C I E.

Puisque l'amour , en vain prétendrait se cacher ;
 Qu'au silence , tous deux , vous voulez m'arracher ;
 Dans mes plus chers secrets , puisque je suis trahie ,
 Et par mon propre trouble , & même par Tullie ;

L'un & l'autre aujourd'hui, soyez donc satisfaits.
 Eh bien! Brutus, je t'aime encor plus que jamais.
 Je goûte à te le dire une douceur extrême;
 J'en atteste les Dieux, oui, cher Brutus, je t'aime.
 Mais qu'en présumes-tu, dis; & quel fol espoir,
 Même de cet aveu, pourrais-tu concevoir?
 La Patrie aux abois, touche aux bords de la tombe,
 Et sous l'Ambition, la Liberté succombe.
 Rome n'est plus qu'un nom que prononce à regret,
 Quiconque a de l'Etat pénétré le secret.
 Pharsale a tout détruit: sous ses drapeaux profanes,
 Les meilleurs des Romains ont passé chez les Mânes.
 Rien ne peut relever le Colosse abattu.

SCÈNE III.

PORCIE, TULLIE, BRUTUS. CATON,
*sans d'abord être vu, & quittant la lecture de dépêches
 qu'il tient à la main.*

PORCIE.

P OUR me parler d'hymen, quel instant choisis-tu?
 Comment crois-tu par moi tes offres regardées?
 Va, les deuils de mon cœur corrompent ces idées.
 La fille de Caton peut adorer Brutus;
 Mais, par les maux publics, mes sens sont combattus.]
 Dis-moi comment l'amour pourrait trouver sa place
 Dans un cœur accablé de l'Humaine disgrâce.

Est-ilaison d'aimer en de pareils revers ?
 Suis-je à moi , quand je vois s'érouler l'Univers ?
 Je crois à ton penchant , & je connais ton âme :
 Tu peux mal-aisément , te passer de ma flamme.
 Rappelle ta vertu , pour dompter ce tourment.
 Prends ton parti , Brutus , en ce fatal moment :
 Malgré tout mon amour , malgré mon trouble extrême ,
 Pour la dernière fois , je t'ai dit que je t'aime.
*(Ici Caton se montre , & surprend Brutus , se jettant
 désespéré aux pieds de Porcie).*

C'est mon Père ! Ah ! Brutus.

C A T O N.

Remettez vos esprits.

Est-ce un père , un ami , qui vous rend interdits ?
 Va , Brutus , cher Brutus , n'écoute pas Porcie.
 J'approuve vos amours , qu'autorisa Marcie.
 Que le plus saint hymen vous unisse tous deux ;
 Je veux aujourd'hui même en consacrer les nœuds.
 Sois Citoyen , Brutus ; sois Romain ; sois plus qu'homme ;
 Et jure dans sa main la liberté de Rome.

*(Ici , Caton prend la main de Brutus , & la met dans
 celle de Porcie).*

B R U T U S.

Je la jure à Porcie , à son père Caton ,
 Aux Brutus , mes ayeux , qui m'ont transmis leur nom.
 Rome ! je défendrai ta franchise sacrée :
 Et s'il est un Tyran , dont l'audace abhorrée

Affecte dans tes murs le pouvoir souverain,
Je me voue au devoir de lui percer le sein.

P O R C I E.

Et moi, par un serment digne en tout de Porcie;
Moi, Fille de Caton, & Fille de Marcie,
Je me voue à Brutus; & je jure aujourd'hui,
De vivre sa Compagne & mourir avec lui.

T U L L I E.

O que cette union me flatte, & fera belle!
Pour Cicéron mon père, agréable nouvelle!
Vivez & prospérez, magnanimes époux.
Que notre Liberté puisse revivre en vous!
Qu'après mille & mille ans, votre noble aventure,
Soit encor l'entretien de la race future.
Brutus est à Porcie, & Porcie à Brutus!
Ce jour aura donc vu s'allier les Vertus.

(A Caton.)

C'est moi, Caton, c'est moi, qui suppléant Marcie,
Aux Autels de l'Hymen présenterai Porcie?

C A T O N.

Je fais quel intérêt vous portez à tous deux.
Je fais que leur bonheur est l'objet de vos vœux.
De ce même bonheur puisque l'aurore brille;
Fille de mon ami, je vous remets ma fille.

T U L L I E.

Au sortir de mes mains, il me fera bien doux,
Seigneur, de la remettre aux mains de son époux.
Mais quelqu'un vient,

SCENE IV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, EROX.

EROX, à Caton.

SEIGNEUR, dans toute la contrée,
 Vos ordres sont suivis pour la Pompe sacrée.
 Le Peuple, le Sénat, les Ministres sont prêts.

CATON.

Il faut, il faut, Erox, en changer les apprêts.
 Dis leur ce qu'attend d'eux Rome en cette journée;
 Cours diriger leurs pas vers l'Autel d'Hyménée.

(Erox avant de sortir de la scène, frappe au Temple de l'Hymen. Les portes s'ouvrent; Erox parle aux Ministres du Temple. On aperçoit l'Autel & la Statue de l'Hymen, autour desquels sont rangés des Prêtres & des Prêtresses, occupés à parer la Statue & l'Autel de festons. L'Hymen tient un flambeau allumé).

TULLIE, s'approchant de l'Autel de l'Hymen.

Hymen, toi dont le joug est étranger pour moi,
 J'amène à tes Autels, je range sous ta loi,
 Celle qu'à l'amitié, va dérober ta flamme;
 Celle enfin, avec qui je ne faisais qu'une âme.

Répands sur leurs liens , que tu vas consacrer ,
Un bonheur , qui pour eux , puisse toujours durer.

*(Ici Tullie prend des mains d'une Prêtresse, une guirlande ;
elle en pare la Statue de l'Hymen).*

Souffre , propice Hymen , que ma main te décore.
En faisant leur bonheur , tu fais le mien encore.

C A T O N.

Il est enfin venu , l'instant que j'attendais ,
Et que hâtaient mes vœux pour ces deux chers objets.
Nature ! c'est ici que je sens ton empire.
Verse en mon cœur ton charme & ton heureux délire.
J'éprouve qu'en dépit des stoïques vertus ,
De l'homme , en ces momens , tous les sens sont émus.
Oui , ce jour fortuné comble mon espérance . . .
Mais la Pompe sacrée , à nos regards s'avance.



SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENS. LE GRAND-PRÊTRE
D'UTIQUE. PRÊTRES ET PRÊTRESSES
DE L'HYMEN. CORTÈGE.

(*Détachement de Guerriers Romains & Auxiliaires précédés de trompettes & de cymbales ; la marche de ce Détachement est fermée par trois Prêtresses, dont l'une présente à Caton, l'autre à Brutus & à Porcie, une couronne d'épis dorés. La troisième présente à Tullie une couronne de jasmin. Ici cessent les trompettes & les cymbales, succède une marche lyrique de Joueurs & Joucuses d'instrumens ; tels que flûtes, hauts-bois, luths & tambourins, lesquels précèdent un Détachement de Jeunesse Romaine de l'un & de l'autre Sexe. Suit immédiatement la marche des Prêtres & Prêtresses de l'Hymen. Caton tenant par la main Brutus, & Tullie tenant par la main Porcie, se rendent à l'Autel de l'Hymen, en passant entre les deux lignes, sur lesquelles se range toute la Troupe couronnée de fleurs.*)

TULLIE, en présence de l'Autel.

O MON père ! ou plutôt, père de la Patrie !
Dont le nom se prononce avec idolâtrie,

Dont la propice voix de Rome extermina
 Les Verrès, les Manlie (1) & les Catilina !
 Je crois pour les Romains, je crois plus faire encore,
 En livrant à Brutus l'épouse qu'il adore.
 Brutus ! chère Porcie ! agréez mes souhaits :
 Que les Dieux sur vos jours épuisent leurs bienfaits.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hymen, de tous les Dieux, le plus propice à l'homme ;
 Hymen, en ces momens, dernier espoir de Rome ;
 Souffre qu'à tes Autels, conduits par les Vertus,
 Viennent se présenter & Porcie & Brutus.

(*Le Grand-Prêtre enveloppe d'un même feston, la main
 de Brutus & celle de Porcie.*)

Consacre ce lien. De leur race féconde
 Fais sortir les soutiens, ou les vengeurs du Monde.

BRUTUS, *mettant un anneau au doigt de Porcie.*
 Je jure à ma Porcie une éternelle foi.

PORCIE.

Je jure à mon Brutus, l'amour.... qu'il a pour moi.
 Oui, pour toi, je renonce à la Nature entière :
 Et lorsque le trépas fermera ta paupière,
 La même heure, Brutus, viendra clore mes yeux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Songez à vos sermens, ils sont connus des Dieux.

(1) Lucius-Manlius (d'autres l'appellent Caius-Mallius) fut le principal complice de Catilina, & périt avec lui les armes à la main, dans le combat mémorable où les troupes rebelles furent défaites par Marcus-Pétréius, le même Personnage dont il est question à la fin du premier Acte, & vers la fin du cinquième.

Pour mieux , de leur accueil , voir l'offrande suivie ,
Ministres des Autels , écarterez tout impie.

(*Tullie présente un gâteau à chacun des deux époux ;
qui les vont poser sur l'Autel. Ensuite Brutus prend la
coupe sacrée remplie de vin , & en fait une libation à
l'Hymen ; puis , il en boit une partie. Porcie suit son
exemple*).

BRUTUS.

Flambeau vivant , Hymen , source de notre sort ,
Toi seul , entre les Dieux , tu rejettes la mort.
Tu proscries l'appareil d'une pompe sanglante.
De miel & de froment , ton culte se contente.
Germe de l'Univers , lien des Nations ,
Reçois ce pur hommage , & ces libations.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ciel ! ô Ciel ! qu'ai-je vu ? Quels prodiges funestes !
Le feu , de cette offrande abandonne les restes.
Ces festons sont flétris ; l'autre sacré s'est plaint :
Et le flambeau d'Hymen , s'est de lui-même éteint.

TULLIE.

Dieux ! quels malheurs pour eux , faut-il que j'envisage ?

CATON , à Brutus en lui serrant la main.

Va ; servir son pays , c'est toujours bon présage.



SCENE VI.

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN TRIBUN MILITAIRE.

LE TRIBUN.

LA flotte de César touche aux bords Libyens,
Seigneur.

CATON, fermement.

Suis moi, Brutus.

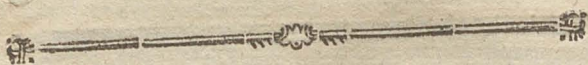
BRUTUS.

Aux armes, Citoyens!

(Caton & Brutus déposent leurs couronnes de fête sur l'Autel de l'Hymen. Autant en font les Guerriers qui ont assisté à cette pompe. Le beau père & le gendre, à qui le Tribun présente leurs casques & leurs boucliers, se mettent, l'épée à la main, à la tête de ces Guerriers, & de tous ceux qui accourent à leur rencontre. Brutus, en partant, confie à Tullie sa chère Porcie, qui est reconduite dans la Ville par la pompe sacrée, au son des instrumens de joie; tandis que, d'autre part, on entend retentir la trompette guerrière).

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

TULLIE, PORCIE.

PORCIE.

TULLIE, il est trop vrai, César a la victoire.
Nous n'avons, du combat, obtenu que la gloire.
Arrogant, & plus fier de ce qu'il a perdu,
Sur ces bords indignés, César a descendu.
Ici comme à Pharsale il triomphe de Rome.
Déjà ses légions ont rempli l'hippodrome.
Les vois-tu s'avancer?

TULLIE.

Et je vois d'autres parts
Juba, Caton, Brutus, qui couvrent nos remparts.



SCENE II.

TULLIE, PORCIE, CATON, BRUTUS,
CÉSAR, MARC-ANTOINE, LE ROI
JUBA, TROUPES POMPÉIENNES ET
AUXILIAIRES, TROUPES CÉSARIENNES.

CATON.

ACCouREZ, accourez, troupes de la Patrie.

BRUTUS.

Volons la secourir; nous lui devons la vie.

CATON.

Vous défendez ici, vos femmes, vos enfans.

BRUTUS.

Romains, vous combattez pour chasser les tyrans.

Contre un nouveau Tarquin, c'est Brutus qui vous guide.

LE ROI JUBA, *aux Auxiliaires.*

Ardent Maurusien, indomptable Numide,

Marchez sous ce drapeau : reconnaissez le bras

Qui vous a si long-tems guidés dans les combats.

Remarquez ce panache, & songez à l'épée

Qui fut l'effroi du Tage & l'appui de Pompée.

CÉSAR.

Suivez, amis, suivez l'étoile des Césars;

Forcez ces bataillons; renversez ces remparts.

D 2

Combattez, vous vaincrez. La victoire prospère,
 Aux armes de César : ne fut jamais contraire.
 Rien ne peut enlever cette palme à vos mains.
 Marche, Antoine ; chargeons.

(Ici les deux armées s'ébranlent).

TULLIE.

Arrêtez.

PORCIE.

Inhumains !

TULLIE.

L'aigle à l'aigle opposée ! O triste République !

PORCIE.

Quoi ? pères contre enfans , & Rome contre Utique !

TULLIE.

Ni les égards du sang , ni ceux de l'amitié ,
 Ne laissent dans vos cœurs , d'accès à la pitié !

PORCIE.

Toi, César , des Gaulois ; toi , le vainqueur sublime ;
 Tout couvert de lauriers , te souiller par un crime !

TULLIE , à Caton.

Et toi , stoïque sage , oracle des Romains ,
 Que fait ce glaive impie en de si pures mains ?
 Veux-tu par ton exemple autoriser l'outrage ,
 Légitimer la guerre , & consacrer sa rage ?

CATON.

César seul est impie , & Caton ne l'est pas ,
 S'armant pour repousser de sacrilèges bras.

TRAGÉDIE

33

TULLIE, à Caton.

Des meurtres terniraient tes vertus magnanimes !

CATON, montrant César.

La faute en est aux Dieux, qui protègent les crimes.

CÉSAR.

Caton me force donc à me justifier ?

J'y consens, & mets bas les armes le premier.

Antoine, tu m'entends ; qu'on s'éloigne au rivage.

J'accorde un jour de trêve, & je m'en rends l'otagé.

(Antoine se retire avec les troupes Césariennes)

CATON.

Rentrez, Guerriers ; César veut traiter avec moi.

Entre hommes tels que nous, il suffit de leur foi.

SCENE III.

CÉSAR, CATON.

(Quatre Licteurs seulement au fond de la scène, dont deux du côté de Caton, & deux du côté de César)

CÉSAR.

DE quoi m'accuses-tu ?

CATON.

Quoi ! César le demande ?

CÉSAR.

César est innocent.

CATON.

Ton assurance est grande.

D 3

C É S A R.

Quand les Dieux m'ont absous, Caton vient me juger.
 Sans doute, il a le droit de beaucoup s'arroger.
 Il se fait mon arbitre . . . & j'y souscris sans peine.

C A T O N.

Laisse-là les détours d'une éloquence vaine.
 Disculpes-toi, César, dans l'esprit de Caton.
 Apprends-lui de quel droit, & par quelle raison,
 Rome n'a plus de Loix que celles que tu portes;
 Pourquoi tes Lieutenants ont investi ses portes.
 Rentre dans le devoir: sois juste & Citoyen;
 Nul cœur n'est à César, plus acquis que le mien.

C E S A R.

Sur quoi juge Mareus, que le moindre courage,
 Ne serait pas jaloux d'un si noble avantage?
 Te crois-tu donc aux tems des Carbon, des Cinna?
 Ou, confonds-tu César avec Catilina?
 Que craint Rome de moi? Si j'ai tiré l'épée,
 C'était pour l'affranchir du pouvoir de Pompée.
 Toi-même, que fais-tu sous les drapeaux de Mars?
 Comment un Sage est-il l'appui de ces remparts?
 Va, nous ne sommes rien: mais l'intérêt de Rome
 Fait de nous un Caton, César, ou tout autre homme:
 Il faut affranchir Rome, & c'est là mon objet.

C A T O N.

Nous avons donc tous deux conçu même projet.

TRAGÉDIE.

55

CÉSAR.

Je t'entends; mais aussi faut-il que tu m'entendes.
Le projet est rempli, souscrits à mes demandes.
J'ai mis sous mon pouvoir, & la terre & les mers;
Et, toi seul excepté, j'ai dompté l'Univers.
Où, toi seul entretiens les publiques allarmes;
Et le Monde est en paix, si tu poses les armes.

CATON.

Garantis Rome libre, & je les poserai.

CÉSAR.

Je partage avec toi cet intérêt sacré.
La folle ambition n'a sur moi nul empire.
La liberté de Rome, est le but où j'aspire.
Je n'enchaînerai point la Patrie à mon char;
Je te le garantis.

CATON.

Dois-je en croire César?

CÉSAR.

Pourquoi douterais-tu que Jules ne fût homme,
A dédaigner l'honneur de rentrer Roi dans Rome?
Est-ce un si grand effort, dis, Caton, le crois-tu,
Que d'épargner le joug au Citoyen vaincu?
Et ce qu'a fait Sylla, Dictateur sanguinaire,
César, plus généreux, ne le saurait-il faire?
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait;
Oui, Romains, vous serez libres, par mon bienfait

D 4

C'est l'espérance glorieuse que j'ose me permettre.
 Mais pour tout affranchir, il me faut tout soumettre.
 Utique, tu le fais; Utique dans tes mains
 Est le dernier obstacle à mes nobles desseins.
 Franchir cette limite, est le point nécessaire;
 Et César n'a rien fait (1), tant qu'il lui reste à faire.
 Partageons entre nous le plus digne laurier:
 Du salut des Romains, applanis le sentier.

C A T O N.

Et tu veux que Caton désarmant ses Cohortes,
 Te livre cette Ville, & t'en ouvre les portes?

C É S A R.

Ce que je te demande, est tout en mon pouvoir.
 Consulte cet écrit.

C A T O N, *prenant l'écrit.*

Que me fera-t-il voir?

C É S A R.

Qu'on te trahit, Marcus; qu'une ligue convertie
 Prend parti pour César, & conspire ta perte.
 L'infidèle Bourgeois m'appelle dans ses murs.
 Le sort t'a débauché tes appuis les plus sûrs;
 Cinq cents Prétoriens, trois cohortes entières;
 Des deux fils de Juba, l'aîné suit mes bannières.

(1) Nil actum reputans si quid superesset agendum.

CATON, après un court silence, & rendant l'écrit à César
Que me conseilles-tu ?

CÉSAR.

De t'en remettre à moi ;

Et de livrer Utique, & ta Rome, à ma foi.

Tu réfléchis, Caton ?

CATON.

J'ai réfléchi, sans doute.

(*A part.*)

Grands Dieux ! vous m'inspirez, & c'est vous que j'écoute

(*A César.*)

Dictateur, tu promets de déposer ton rang,

Et que dans Rome entré, vainqueur & triomphant,

Des Gaules, des Germains, des plages Britanniques,

Tu vas faire cesser les allarmes publiques ;

Que tu feras aimer ta gloire & ton grand nom ?

Tu le promets, César ?

CÉSAR.

Je ferai plus, Caton,

(*Car j'apperçois ici la Déesse d'Utique,*

Et celle encor de Rome & de la République ;)

(*Ici, César étend sa main sur l'autel de la Liberté*)

« César, Caton présent, t'atteste, ô Liberté !

» Qu'aux franchises de Rome, il n'a point attenté ;

» Qu'il nourrit pour tes droits, l'intérêt le plus tendre ;

» Et qu'il ne s'est armé, qu'afin de te défendre.

(*A Caton.*)

Oui, Marcus, sois d'un doute à jamais délivré ;

» Je jure , à cet Autel , par tes mains consacré ,
 » Par ce foudre vengeur , & par cette Euménide ,
 » Qui d'un œil si farouche , à sa garde préside ;
 » De déposer dans Rome , au Temple de Janus ,
 » L'appareil des faisceaux , à regret retenus ;
 » D'abdiquer tout pouvoir , & de ne le reprendre ,
 » Que quand ce sera toi qui viendra me le rendre ,
 Qu'exiges-tu , Marcus , après un tel garant ?
 Te faut-il plus ?

C A T O N .

Cessions l'effusion du sang.
 Quand l'ombre descendra du sommet Atlantique ,
 Ta pacifique armée entrera dans Utique.

C É S A R , avec transport.

Le voilà donc , l'instant que j'ai tant désiré ;
 Le voilà , ce bonheur , où j'ai tant aspiré.
 La sublime entreprise est enfin conformée :
 La porte de Janus , par moi sera fermée.
 J'aurai seu triompher du monde , des Romains.
 Pour comble de mes vœux , je vais voir en mes mains ,
 Le meilleur Citoyen de notre République.

C A T O N , froidement.

Je t'ai dit que César entreroit dans Utique.
 Pour me faire obéir d'une altière Cité ,
 Laisse-moi par écrit ce serment respecté.
 (Il ordonne à l'un de ses Licteurs de faire apporter une
 table & une chaise curule).

CÉSAR.

J'y consens.

CATON.

N'ometts rien de ta sainte promesse....

CÉSAR.

Telle que je l'ai faite aux pieds de la Déesse.

(César fait l'écrit, puis le lui remettant).

Au moment indiqué, je reviens en ce lieu.

Adieu, mon cher Marc.

CATON, énigmatiquement.

Mon cher César.... adieu!

(César sort suivi de ses Licteurs).

SCENE IV.

CATON, EROX, LICTEURS de Caton au fond
de la Scène.

(Caton, après que César est parti, tire ses tablettes, &
s'assoit pour écrire).

EROX, à part.

IL écrit. Gardons-nous de troubler un grand homme;
Peut-être cet écrit contient le sort de Rome.
César s'est retiré; Caton paraît serein....

CATON, met l'écrit de César dans ses tablettes, les ferme; & tirant son anneau pour les cacheter.

Dieux justes (1), vous devez seconder mon dessein;

Le bien public prescrit ce qu'ici je hasarde:

Je fais tout pour le mieux, le succès vous regarde.

A l'avenir, c'est vous, qui seuls pouvez pourvoir.

Caton ne peut errer, son guide est son devoir.

Il faudra que César, de son serment s'acquitte

Qu'après s'être démis du pouvoir sans limite,

Il ne puisse jamais au faite remonter,

Que la voix de Caton ne l'aide à s'y porter....

Rome, je saurai bien t'épargner cette crainte,

Des faisceaux de César garantir ton enceinte,

Pour jamais le tenir, l'enchaîner sous tes loix:

César fut Dictateur pour la dernière fois.

Erox, c'est toi; tiens, prends, lis,

(Tandis qu'Erox lit:)

Et rends ces tablettes

A Cimber, le Préfet des portes Polygèthes (2).

(Caton reprend les tablettes, les scelle de son anneau, & les remet de nouveau à Erox, qu'il retient au moment où il s'en va; puis, accompagnant cette marque d'affection du geste de la liberté, il dit:)

(1) *Crimen est superis, & me fecisse nocentem.*

LUCAN. Phars. l. 2.

(2) Polygèthes, c'est-à-dire, consacrées aux réjouissances.

L'inscription de ces portes, est; Πύλαι Πομπηθαί, *Festæ portæ.*

Je t'affranchis, Erox; sois libre & Citoyen.
Dans tout le Samnium, hérite de mon bien.

ER O X.

Qui, moi? mon cher Patron! Quelle cause subite?....

C A T O N.

Prends le nom de Marcus; deviens Bourgeois Samnite.

(Ici, Caton lui ôte son poignard, le lui remet en main;
& lui montrant la statue de la Liberté, il ajoute).

Suspends-là ce poignard, trop servile instrument.

(Erox obéit, & suspend son poignard à l'Autel de la
Liberté).

Prends l'épée ou la toge, & reviens promptement.

ER O X.

O mon Maître! O Caton!

C A T O N.

Je ne suis plus ton Maître.

Sois libre, & t'en souviens.

ER O X.

Divin Caton, peut-être

Vous allez me blâmer de quelques libertés....

C A T O N.

Sois libre, je l'ai dit; compte sur les traités:

(Avec bonté).

Je les remplis.

ER O X, avec émotion.

Seigneur, daignez lever un doute.

Qu'est-il donc arrivé ?

C A T O N.

Que veux-tu que j'ajoute ?

E R O X.

Oh ! quel soupçon fatal vient ici me troubler !
Mais à votre affranchi, Seigneur, il faut parler.
N'en doutez point, il faut vous expliquer ; me dire
Pourquoi je suis Marcus, tant que Caton respire.

C A T O N, avec sérénité, & du ton d'une confiance
amicale.

Il ne respire plus, que pour quelques instans.
Va, cours ; remplis mon ordre, & sois discret.

E R O X.

J'entends.

Dieux !

(Erox fait quelques pas pour s'en aller ; puis, revenant
sur ces mêmes pas, il cherche à rencontrer les regards
de son Maître, dans l'espoir de renouer l'entretien.
Mais voyant qu'il s'obstine à détourner de lui les yeux,
pour les fixer vers l'obélisque d'une tombe, il s'éloigne
en pleurant, & va remplir son ordre).



SCÈNE V.

CATON, LICTEURS, *au fond de la Scène.*]

CATON.

UN charme secret, vers ce marbre m'attire,
C'est l'asyle d'un sage Aristippe! ... Il faut lire:
(*Caton lit*).

» L'âme est un feu sacré, souffle émané des Dieux,
» Qui n'est point limité par la Terre ou les Cieux:
» Qui nous a précédés, qui nous survit encore.
Ineffables clartés! Vérités que j'honore!
» Par le Génie admise aux Célestes concerts,
» Sa vaste Intelligence embrasse l'Univers.
» Dans ton Empire, ô Mort! elle n'est point comprise.
» Sur les Etres divins les Temps n'ont point de prise.
» Le corps est la prison qui l'attache aux bas lieux.
» De sa chaîne échappée, elle retourne aux Dieux.
» C'est-là qu'elle est heureuse, & de tous soins guérie.
» La Terre est son exil, & le Ciel sa Patrie ».
Aristippe a dit vrai Que me veux-tu, Faustus?



SCENE VI.

CATON, LICTEURS, FAUSTUS.

FAUSTUS.

SEIGNEUR, je viens à vous par ordre de Brutus.
 Sans qu'on sache d'où naît l'alarme qui nous presse,
 Le feu s'est déclaré près de la Forteresse.
 Tandis que de ce lieu, Pétréïus l'écartait,
 Vers le Temple de Mars, sa fureur s'étendait.
 Les flammes ont atteint le quartier d'Andromède.
 Vous voyez leurs progrès.

CATON, *sans s'émouvoir.*

Apportons-y remède.

(Caton, ses Licteurs & Faustus, rentrent dans Utique,
 d'où s'élèvent des flammes & une épaisse fumée. On
 apperçoit bientôt sur les remparts, Caton, qui, à la
 tête de quelques troupes, fait cesser l'incendie.)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLIE, PORCIE.

TULLIE.

PORCIE, il est donc vrai, la paix est de retour.
César, Caton, les Dieux, tout s'accorde en ce jour.
La douce Liberté s'en va nous luire encore.
Si Jule a subjugué le Couchant & l'Aurore;
A Pharsale, si Mars seconda ses drapeaux;
Si la Victoire en mer a suivi ses vaisseaux;
Quelqu'indigne soupçon qu'ait subi ce grand homme,
Qu'a-t-il fait, qu'assurer la franchise de Rome?
On en douta long-temps; il le prouve aujourd'hui;
Et s'il a triomphé, ce n'étoit pas pour lui.

PORCIE.

O mon unique espoir, dirai-je ma chimère?
Déité de mon cœur, Liberté toujours chère;
Idole des Romains, objet de tous leurs vœux,
Sans qui Brutus, ni moi, ne saurions être heureux;

E

Quand pourrai-je , rendue aux bords sacrés du Tibre,
Embrasser ton image , & me croire encor libre ?

T U L L I E.

Tu l'es , chère Porcie ; & ce bonheur si grand ,
César en est l'auteur , ton Père le garant.
Applaudis au traité qu'ils viennent de conclure ;
César doit abdiquer faisceaux & Dictature ;
Sur l'Univers vaincu , renoncer à son droit.
Tu doutes d'un tel bien ! Ton époux même y croit.

S C E N E I I.

TULLIE, PORCIE, EROX, *vêtu en Citoyen Romain.*

P O R C I E.

Q U E vois-je ? Erox est libre !... & cependant son âme
Semble au plus noir chagrin s'abandonner....

E R O X.

Madame!....

Mais que vous dire , ô Ciel ! & par où commencer ?

P O R C I E.

Tu me glaces d'effroi.

E R O X.

Comment vous annoncer

Que demain..... qu'aujourd'hui , vous n'avez plus de père ?

TRAGÉDIE

P O R C I E.

Plus de père, grands Dieux!

T U L L I E.

Eh! quel bras téméraire,

Ennemi de l'Etat & de tout Citoyen,

Aux jours du grand Caton peut attenter?

E R O X.

Le sien.

C'est son ardent amour pour notre République;
D'affranchir les Romains c'est l'espoir héroïque,
Un stoïque transport, un excès de vertu,
Qui nous privent de lui.

P O R C I E.

Que nous révéles-tu?

E R O X.

Ce qu'il m'est vainement ordonné de vous taire.
Caton a décidé, (puisse le Ciel prospère,
Pour le bonheur de Rome, écarter ce dessein!)
Caton a résolu de se percer le sein.

P O R C I E.

Courons, Tullie; il faut parer ce coup funeste.

E R O X.

Hâtez-vous, croyez-moi, bien peu d'espoir nous reste.
L'astre du jour décline, & je crains pour la nuit.

P O R C I E.

Dis, ne nous cache rien; Brutus est-il instruit

E 2

De ce fatal secret , dont mon âme éperdue ...

E R O X.

Il fait tout ; mais Caton a soin de fuir sa vue.

P O R C I E.

Il craindra donc la mienne.... Accompagne mes pas.

Tullie , un seul instant , ne m'abandonne pas.

SCENE III.

E R O X , *seul.*

O JUPITER sauveur ! antique appui de Rome ;
 Toi , qui la protégea sous son premier grand Homme ,
 Tourne encore un regard sur tes Républicains ;
 De tout Catilina confond les projets vains.
 Souviens-toi de Tarpée , & des fêtes Sabines ,
 Des triomphes Véliens , des victoires Latines ;
 De Brennus , Annibal , & Jugurtha vaincus ;
 De Mithridate même , & Pyrrhus abbatus ;
 Défends ton Capitole , & les bois d'Egérie ;
 Et fais vivre Caton , pour sauver la Patrie.
 Mais j'apperois ce Sage , & Brutus avec lui.



SCÈNE IV.

CATON, *sans Lecteurs*, BRUTUS, EROX,
autrement MARCUS.

CATON, à Erox.

MARCUS, j'ai de moi-même, à me plaindre aujourd'hui.
Je t'ai cru mon ami, j'ai compté sur ton zèle.

BRUTUS, à Caton.

Oses-tu le blâmer d'avoir été fidèle ?

CATON.

L'oses-tu soutenir fidèle à son secret ?

BRUTUS.

Il craignait trop les Dieux, pour te rester discret.

(*A Erox à part*).

Eloigne-toi, Marcus, & néglige un reproche,

Qui de ma tendre estime, à jamais te rapproche.

Va me chercher Tullie & Porcie.

EROX.

Il suffit.



SCENE V.

CATON, BRUTUS.

BRUTUS.

CATON, quoi ! l'on m'a fait un sincère récit ?
Au moment où par toi Rome à la fin respire,
Où sur les Nations tu lui rends son empire,
Où tu fais triompher le plus juste Parti,
Où des fers de César, le Tibre est garanti ;
Où nous recouvrons tous la liberté chérie ;
Tu fais l'affreux complot d'abandonner la vie !

CATON.

Quelque soit ce projet, crois-tu le déranger ?
Tu parles à Caton, & prétends le changer !

BRUTUS.

O déplorable erreur de la Secte stoïque !
Quoi ? l'amour qu'un Romain doit à sa République ;
Quoi ? les liens du sang, l'amitié même enfin,
Ne pourront ébranler un si fatal dessein ?

CATON.

Je respecte les noms qu'a fait valoir ton zèle.
Oui, Rome, parenté, tendresse paternelle,
A mon oreille, ici, ne sont pas de vains sons.
Mais sans y recourir, combats-moi de raisons.

Prouve-moi que ma mort ne soit pas nécessaire.

BRUTUS.

Prouve qu'à la Patrie elle soit salutaire.

CATON.

Je m'en flatte, Brutus, & c'est ce noble espoir,
Qui de finir mes jours, me fait un doux devoir.
Ma mort sera le sceau du traité pacifique,
Qui vient de garantir la Liberté publique.
Ce qu'a promis César, il le tiendra ... du moins,
S'il y manquoit, mes yeux n'en seront pas témoins.
Mais il craindra, crois-moi, de parjurer ma cendre;
Et cette même tombe où je m'en vais descendre,
Sur lui, sur ses sermens, sur ses projets divers,
De tous nos Citoyens tiendra les yeux ouverts.
Ainsi, même en mourant, utile à ma Patrie,
J'aurai vu couronner les travaux de ma vie;
Et jamais, sans mon nom, le mot de Liberté,
Par les âges futurs ne sera répété.

BRUTUS.

Et tu penses, Caton, que je vais te survivre ?
Non, non ; dans le tombeau Brutus prétend te suivre :
Et jusque chez les morts ardent à t'imiter,
Il n'aura pas l'affront d'avoir pu te quitter.
Quel Romain par ta mort, voudrait même être libre ?
Qui, moi ? revoir sans toi l'Apennin & le Tibre ?
Cherche, cherche, Caton, quelqu'autre que Brutus,
Pour jouir de tes dons, quand tu ne seras plus.

Je mêlerai ma cendre à celle d'un grand homme.

C A T O N.

Toi , songer à mourir ! Es-tu quitte envers Rome ?
Tu n'es qu'à ton aurore , & te crois au déclin !
Tes travaux , quels sont-ils ? Le nombre en est-il plein ?
D'un faux orgueil , ton âme est ici prévenue ;
Et l'heure de Brutus n'est pas encor venue.
Tu rapproches la borne ! elle est bien loin de toi.
Obéis aux Defins dont tout subit la loi.
Remplis de longs devoirs , la tâche en est prescrite ;
Et pour quitter un poste , il faut être Émérite.
Tes services naissans sont encor au berceau ;
Il n'est pas tems , Brutus , d'éteindre le flambeau.
C'est à toi de veiller sur notre République ;
Et tu n'es pas Caton , pour être dans Utique.
Parmi nos apprentis , Pharsale t'a reçu ;
Pharsale est ton école , & tu n'as pas tout vu.
Jeune présomptueux , quitte une folle envie ;
Supporte , malgré toi , le fardeau de la vie.



SCENE VI.

TULLIE, PORCIE, BRUTUS, CATON.

TULLIE, à *Brutus*.

CASSIUS vient soudain d'aborder dans nos Ports.
Il demande à te voir.

BRUTUS.

Quoi ? Cassius ! je sors....
Un ami m'est rendu !... Mais savez-vous, Tullie.
Quelle perte en ce jour menace la Patrie ?
Le stoïque Caton....

TULLIE.

Erox nous a tout dit.
Epargne-toi, Brutus, un funeste récit.

PORCIE, à *Brutus*.

Dans les bras d'un ami, goûte une douceur pure,
Et laisse agir par nous le cri de la Nature.



SCENE VII.

TULLIE, PORCIE, CATON.

TULLIE.

PORCIE, ah! que dis-tu? La Nature!... Non, non.
Ce sentiment ici n'est connu que de nom.
L'Ours, le Lion, le Tigre, écoutent la Nature.
Du seul Stoïcien, l'âme inflexible & dure,
Repousse ses avis, est sourde à sa leçon,
Et prend toujours pour guide une sombre Raison.

PORCIE.

Dans ce farouche excès où l'emporte son zèle,
O Ciel! par quel abus la vertu se plaît-elle?
Maudit, qui le premier s'égarant dans les Cieux,
Conçut l'impiété de ressembler aux Dieux;
Eut le fatal orgueil de se croire impassible;
Et crut devoir rougir, s'il se montrait sensible!

TULLIE.

Trop rigide Caton, quoi! ton cœur est d'airain!
Tu veux cesser d'être homme, afin d'être Romain!
Abjure les erreurs d'un dogme trop féroce.
Sois vertueux, Caton; mais ne sois point atroce.
Le vice & la vertu se touchent de si près!
Crois qu'on tombe dans l'un, portant l'autre à l'excès.

PORCIE, *avec courroux.*

Et cependant, en foule on court à cette Secte!
Ton père en est lui-même, ou, du moins, la respecte.
Ah! que peut donc l'esprit? A quoi sert la raison,
Si l'erreur a gagné Tullius & Caton?

(*A Caton*).

Ame à la fois si noble & par trop endurcie,
Les voilà les revers que m'annonçait Marcie.
Hélas! il m'en souvient, elle me dit un jour :
« O toi, ma fille, en qui se complait mon amour!
» A l'heure, ma Porcie, où tu verras ton père,
» Ennivré des vapeurs de la Morale austère,
» Se faire une vertu d'anticiper la mort,
» Et de hâter l'instinct qu'à tous garde le sort;
» Je te plains, si tu crois que ta bouche plaintive,
» Le spectacle touchant de ta douleur naïve,
» Tes pleurs, ou tes raisons suspendront son trépas :
» L'Univers à ses pieds ne le fléchirait pas.

TULLIE.

Dit-elle vrai, Caton? Que faut-il qu'elle espère?

PORCIE.

Dieux! verrai-je accomplir l'oracle de ma mère?

CATON.

Porcie, épargnons-nous ces combats superflus.
Sois fille de Caton, & femme de Brutus.

PORCIE.

S'il me faut perdre l'un, qu'elle rigueur funeste!

Alors, console-toi par celui qui te reste.
Point de larmes. Les pleurs sont-ils faits pour tes yeux ?

P O R C I E.

Père trop inhumain, ce sont-là vos adieux !

(*A part à Tullie.*)

Quoi ! l'arme que je vois me seroit plus fatale

Que ne me l'ont été les plaines de Pharsale ?

C'est là le fer qui doit, conduit par cette main ,

Me priver de mon père , en lui perçant le sein !

Cette attente , un instant , sera du moins trompée :

Seconde moi , Tullie ; ôtons-lui cette épée ,

C'est , peut-être , d'un jour , retarder son trépas.

T U L L I E.

Profite du moment où je saisis son bras.

(*Porcie désarme son père.*)

C A T O N , à sa fille.

Que fais-tu ?

P O R C I E.

Ce qu'il faut en de telles disgraces.

Tullie , éloignons-nous , dérobons-lui nos traces.



SCÈNE VIII.

CATON, *seul.*

Je ne les suivrai point, je m'en vois dispensé
Par le poignard d'Erox, à cet Autel laissé.

(*S'adressant à la Déesse de la Liberté.*)

Liberté ! de mon cœur Déesse favorite ,
D'un fer qui t'es voué , souffre que je profite.
Si j'attende à tes droits , c'est pour les assurer ;
Ma mort , ma seule mort , les pouvait consacrer.

(*Il s'empare du poignard , & l'examine avec soin.*)

La pointe est à l'épreuve , & son atteinte est sûre.

(*Ici l'on entend les instrumens des troupes de César,
en marche.*)

César s'approche ; entrons dans cette grotte obscure ,
Que le sort , à dessein , semble offrir à mes yeux.

(*Entrant dans la grotte , & regardant de nouveau le
poignard.*)

Voilà donc ce qui va me rapprocher des Dieux.

(*Dans l'entr'Acte , on continue d'entendre de loin , &
en crescendo , les instrumens des troupes de César. On
finit par appercevoir sur le fond de la Scène , l'avant-
garde , qui fait halte quelque-tems.*)

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Marche des Troupes de César.

CÉSAR, ANTOINE, CIMBER, CITOYENS
D'UTIQUE, GARDES DES PORTES, TROUPES
DE CÉSAR.

(*On voit sur le Théâtre, une Statue & un Autel de
Vesta. Le feu sacré brûle sur l'Autel, gardé par des
Vestales. Non loin de-là, est une fontaine publique,
dont l'eau est versée par une Nayade.*)

CIMBER.

VAINQUEUR des Nations, fier Conquérant du Monde!
Cimber met sous ta loi, le feu, la terre & l'onde.
Je t'ouvre, sans regret, l'entrée en ces États.
J'espère que César n'en abusera pas.

(*Cimber se fait donner les clefs des portes, & les présente
sur son bouclier à Jules César.*)

CÉSAR, prenant les clefs, & les passant à Antoine.
Cimber, il m'est bien doux, aux pieds des murs d'Utique,
De recevoir de toi cette offrande publique.

Moi, j'apporte la paix, & tu vois l'olivier,
Remplacer sur mon front la palme & le laurier.
Vesta, je te révère; & toi, Nayade pure,
Des Soldats de César ne crains aucune injure.
Nous venons dans tes eaux sanctifier nos mains,
Que Pharsale souilla dans le sang des Romains.
Nous venons expier des discordes funestes;
Du Peuple & du Sénat sauver du moins les restes;
Dans les Temples des Dieux, suspendre nos drapeaux;
Et faire au Laboureur reprendre ses travaux.
Utique! dans ton sein rassemble nos familles;
Rejoins le frère au frère, & le père à ses filles.
Ah! trop long-tems la guerre avait séduit mes vœux.
Combien il est plus grand de faire des heureux!
Tous les biens de la paix précèdent mes cohortes:
A cent félicités, Utique, ouvre tes portes.
A César, en ce jour, ne ferme point ton sein:
Tends-lui plutôt les bras, le Ciel sait son dessein.
Plus de haine entre nous. Je veux que Caton même,
Ton farouche Caton.... Eh bien! je veux qu'il m'aime.
Je voudrais rapprocher Clodius & Milon,
Lépide & Lentulus, Antoine & Cicéron;
Et m'attachant des cœurs dont l'attente est trompée,
Une seconde fois triompher de Pompée.
Oui, je veux par mes dons, m'enchaîner Cassius;
J'en veux combler Cimber, en accabler Brutus.
Entrons, & consommons dans l'enceinte d'Utique,
Le bonheur & le vœu de notre République.

CATON D'UTIQUE,

(César entre dans Utique à la tête de ses troupes , par la porte consacrée aux réjouissances. Cimber range sa cohorte sur deux files , entre lesquelles passe l'armée de César , au son des instrumens de paix. Cimber continue de garder la porte en-dehors.

SCENE II.

CIMBER ET SA COHORTE , PORCIE , TULLIE ,
PREMIÈRE VOIX , SECONDE VOIX , TROISIÈME
VOIX.

P O R C I E.

E NVAIN, à le chercher, quoi ? nous mettrons nos soins ?
Tu n'as rien découvert ?

T U L L I E.

Je l'ai tenté, du moins :
Dans les murs , hors des murs , mon zèle m'a portés.
Il n'est Temple , Palais , ni retraite habitée,
Où mes cris douloureux n'aient appelé Caton.
Soins , pas , cris superflus , tout est sourd à ce nom.

P O R C I E.

Erox a-t-il dit vrai ? N'aurais-je plus de père ?....
Il me reste un espoir ; & ce bois solitaire
A l'inferral Pluton , par les tems consacré ,
Sombre asyle de Mort , des vivans abhorré ,

Pour

TRAGÉDIE.

81

Pour de fioïques yeux , a pu trouver des charmes.
O bois ! recèles-tu l'objet de mes allarmes ?
Mais de quels cris affreux Utique a retenti !

UNE VOIX.

« O Ciel ! protège enfin le plus juste parti.
» Toi , qui nous fus contraire aux bords de l'Enipée (1),
» O sort ! sauve du moins ces restes de Pompée.

UNE AUTRE VOIX.

» Il l'a abandonné. Iarbe a vu les sombres bords.

UNE AUTRE VOIX.

» Pétréïus & Juba sont passés chez les Morts.

TULLIE.

Dieux !

PORCIE.

Qu'entends-je ? César infidèle à sa gloire ,
Aurait-il donc flétri l'éclat de sa victoire ?

TULLIE.

Nous saurons tout d'Erox.

PORCIE.

Ciel ! qu'il paraît troublé ?

(1) Fleuve de Thessalie , qui passe par la plaine de Pharsale.
Quand la bataille de ce nom fut donnée entre les armées Césariennes & Pompéiennes , César avait à sa gauche , & Pompée à sa droite , la rive droite de l'Enipée.

« Sanguine Romano quam turbidus ibit Enipeus ! »

A dit un ancien Poëte.

SCENE III.

ACTEURS PRÉCÉDENTS, EROX.

E R O X.

O SORT cruel ! ô jour de trop d'horreurs comblé !
Le calme est de retour ; mais quel sang il nous coûte !

P O R C I E.

Marcus, ne nous tiens pas plus long-tems dans le doute.

E R O X.

La Ville est à César , le Fort seul résistait.
Le fougueux Pétréïus en ce lieu commandait.
Il prétend de Juba , qu'il révère & qu'il aime ,
Traiter les intérêts avec César lui-même :
Jusques-là Pétréïus refuse d'obéir.
Antoine , impérieux , lui commande d'ouvrir.
» On va te satisfaire , à tes dépens , peut-être ,
(Dit Pétréïus) » trop tôt tu crus parler en Maître.
» A moi , fiers descendans de Saturne & d'Atlas !
» Qu'on sache si Bellone a pour vous des appas.
Iarbe au même instant hasarde une sortie.
Son audace est soudain , par le sort démentie.
Frappé d'un trait mortel , il tombe au premier rang.
De sa mort , consterné le Numide inconsant ,

TRAGÉDIE

83

Et se disperse , & fuit , & jette bas les armes :
 Nos Romains partageant ces indignes allarmes ,
 Disparaissent bientôt par un conduit obscur.
 Pétréius & Juba restent seuls sur le mur.
 Le Roi Numide alors prend ainsi la parole :
 » D'Antoine , brave ami , l'espérance est frivole.
 » Deux hommes généreux sont maîtres de leur sort.
 » Faisons rougir les Dieux , en nous donnant la mort.
 » C'est de toi , Pétréius , qu'il faut qu'un Roi l'obtienne ;
 » Meurs de ma main , Juba veut mourir de la tienne ,
 Aussi-tôt , ces amis , qu'on prendrait pour rivaux ,
 L'un par l'autre percés , terminent les travaux
 De cette guerre à Rome , au Monde , si funeste.

P O R C I E.

Poursuis ; de tels revers , Erox , dis-nous le reste ,
 Qu'est devenu Caton ?

E R O X.

Je le croyais , hélas !

Au Fort où Pétréius ramenait les combats.
 Je vais peut-être encor ajoûter à vos peines ;
 J'ai visité ce lieu , mes recherches sont vaines.

P O R C I E.

Allons , Tullie ; il faut suivre le mouvement
 Où vient de me porter un noir pressentiment.
 Tournons de ce côté , parcourons ce bois sombre ,
 Je crains qu'au suicide il n'ait prêté son ombre.

CATON D'UTIQUE.

SCÈNE IV.

CÉSAR, CIMBER, EROX, SUITE.

CÉSAR.

SUIS-MOI, Cimber; de toi, je veux être écouté.

CIMBER.

Parle.

CÉSAR.

Antoine a trahi ma générosité.

Pétréïus & Juba, sans lui, vivraient encore.

Mais, où chercher Caton ?

CIMBER.

A regret, je l'ignore.

Pétréïus & Juba, qui t'ont coûté des pleurs,

Jettent sur son destin, de funestes lueurs.

A tous trois, va, crois-moi, donnons de justes larmes.

CÉSAR.

La mort, César vivant, aurait pour eux des charmes!

Si Juba, Pétréïus & Caton ne sont plus,

Que m'importait de vaincre?.... O féroces vertus!

Cœurs farouches! Ingrats, qui bravez ma clémence;

Et qui ne saviez pas que je hais la vengeance!

Mais j'aperçois Brutus. Ah! tant qu'il vit, du moins,

C'est un Romain de plus.... Triste emploi de mes soins!

Cimber, c'est là ma plaie & ma douleur secrète:
Je chéris ce Brutus, & son cœur me rejette.

CIMBER.

Ceux de son nom, jamais n'ont aimé les Tarquins.
S'il te soupçonnait tel

CÉSAR.

Achève....

CIMBER.

Jé te plains.

SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRUTUS, ANTOINE,
CATON, *dans la grotte.*

BRUTUS.

CÉSAR, rends-nous Caton.

CÉSAR.

Moi! que je te le rende!

Le reproche est injuste, & l'insulte est trop grande.
Amis, est-ce par moi qu'aujourd'hui vous pleurez?
Vous outragez César & vous le déchirez.

BRUTUS.

Erox, par toi, du moins ne peut-on rien connaître
Quels lieux à nos regards peuvent cacher ton Maître?

A le trouver , tes soins seraient-ils impuissans ?
 Caton est-il encor au nombre des vivans ?
 Parle , Erox... qu'ai-je vu ? je crois saisir sa trace.
 Cet antre m'est suspect , sachons ce qui s'y passe.
 Des flambeaux ... Citoyens , accompagnez mes pas.

(*Cimber , accampagné de flambeaux , qu'on allume à l'Autel de Vesta , suit Brutus dans la grotte. Erox est un de ceux , qui , un flambeau à la main , accompagnent Brutus*).

Vifitons ces rochers... Je ne me trompais pas.
 Dieux ! il s'est poignardé !

C É S A R.

La vertu , suicide !

B R U T U S.

O regrets ! ô douleurs ! siècle dur & perfide !

C É S A R.

Spectacle trop funeste , à mes yeux présenté !

(*A Antoine*).

Qu'on l'épargne à Porcie.

(*Antoine , à qui les Gardes des portes Polygèthes indiquent de quel côté Porcie a porté ses pas , se détache avec quelques Seldats , pour empêcher qu'elle ne rentre sur la Scène*).

A quoi t'es-tu porté ,

Trop vertueux Caton , inflexible courage ?

Quel devoir forcecé , quel désespoir sauvage

A pu conduire ainsi dans ton sein le poignard ?
 Consens, consens, Marcus, à nous quitter plus tard.
 Vis, pour revoir encor les bords heureux du Tibre.

CATON, *expirant.*

César, tu l'as juré, que Rome serait libre ?
 Je meurs satisfait.

EROX.

Dieux ! il expire.

BRUTUS, *avec indignation.*

O vertu !

Prestige des grands cœurs ! dis, à quoi nous sers-tu ?
 Toi, vrai bien, Dèité tutélaire de l'homme ?
 J'ai vu périr Caton : va, tu n'es qu'un phantôme.

CÉSAR, *à Brutus.*

Je sens ce que tu perds ; & contre un tel malheur, !
 En vain j'entreprendrais de rasermir ton cœur.

CIMBER, *à Brutus.*

Crois-moi, quittons ce lieu dont l'aspect te désolé ;
 Suis-moi, mon cher Brutus.

BRUTUS, *suivant Cimber.*

César, tiens ta parole.

Fin du cinquième Acte.



ACCESOIRE HÉROIQUE
DU CINQUIÈME ACTE.

POMPE funèbre du Roi Juba , du Prince Iarbe , de Pétréius & de Caton , exposés sur le même bûcher , aux quatre coins duquel sont des trophées d'armes. Durant la marche , qui est ouverte par des Pleureuses voilées , & qui se fait au son des instrumens ; on porte en pompe , outre quatre urnes dorées , les effigies des ancêtres , & les tableaux des haut-faits-d'armes des quatre défunts. Jules-César pose sur le front du Prince Juba , la couronne de son père. Suit le combat à outrance , de quatre paires de gladiateurs. La cérémonie est terminée par César , Antoine , Brutus , & le Prince Juba , qui , en détournant la tête , mettent le feu aux quatre coins du bûcher.

*Fin du dernier accessoire de la Tragédie de Caton
d'Utiqne.*

REMARQUES DIVERSES

SUR LA TRAGÉDIE DE CATON D'UTIQUE.

NOTE

Sur l'inscription de la page 5.

» *A*_{RX} infanda fuit ; tangentes sidera turres ,
» *Nunc ubi ? &c.*

Ce ne sont point les forteresses , c'est l'amour réciproque du Monarque & du Peuple , qui fait le vrai rempart de l'État. Cette grande vérité a été exprimée au siècle dernier , en six beaux vers Latins , qu'on me saura gré de rapporter ici :

*Scilicet immensæ nec opes , nec montibus Arces
Impositæ , portus ve , aut propugnacula vallo
Tuta , nec innumeræ peditumque equitumque Catervæ ,
Sic fulcire valent solido munimine Regnum ,
Ut sincerus amor , studiumque , & mutua amico
Quæ Regem & Populum nectit concordia vincolo.*



NOTE

Sur l'Avant-Propos, p. 17.

UN Écrivain du mérite d'ADISSON, &c. Sa célèbre Tragédie Anglaise de *Caton d'Utique*, vient d'être très-heureusement traduite en prose Française, par M. Antoine-Henri de Dampmartin, Capitaine au Régiment Royal, Cavalerie. Il l'a fait imprimer à la suite de son estimable *Traité de la rivalité de Carthage & de Rome*. L'un & l'autre Ouvrage se trouvent à Paris, chez Onfroy, Libraire, rue Saint-Victor. A Strasbourg, chez Treuttel, &c.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

» **L**E sang de Jupiter, &c.

Tous les Rois Africains du nom de Juba, se disaient descendus de Jupiter par Hercules. Les autres Rois d'Afrique avoient aussi la prétention de descendre de Jupiter; témoin le Gétule Iarbas, de qui Virgile dit dans l'Énéide :

» *Hic Ammone fatus . raptâ Garamantide Nymphâ, &c.*

Le Monarque Juba, qui figure dans ma Tragédie, eut pour grand-père, Massinissa, Roi d'une partie de la Numidie, & qui rendit d'importans services aux Romains

dans la seconde guerre Punique. Aussi, après que Syphax eut été fait prisonnier, on alloua à Massinissa, tout ce qu'il avait conquis des États de Syphax: & pour lors, toute la Numidie se trouva réunie sous une seule main. Ces exploits de Massinissa ont été mentionnés par Ovide:

. *Vicit Massinissa Syphacem.*

Micipsa succéda à son père Massinissa, & eut deux fils, qui tous deux furent assassinés par Jugurtha, Prince bâtard de la Maison Royale de Numidie. De ces deux Princes assassinés, l'un nommé Adherbal, ne laissa, je crois, aucune postérité; mais l'autre, nommé Hiempsal, laissa en mourant un rejeton, qui fut le célèbre Juba, l'un de mes personnages.

Juba avait en Afrique un Royaume très-étendu, & jouissait chez les Romains d'une haute considération; tant par l'affection & la fidélité de son père, de son ayeul & de son bisayeul envers la République Romaine, que par le secours dont il fut au Parti de Pompée. Il laissa un jeune fils de même nom que lui, que César emmena Captif, & qu'il fit servir d'ornement à son char de triomphe; mais ce vainqueur le fit soigneusement élever à Rome même, & le Royaume de son père lui fut ensuite restitué. Ce dernier Juba se distingua dans presque toutes les parties de la Littérature. Pline, en nombre d'endroits de son Histoire Naturelle, confesse s'être enrichi de ses dépouilles. Ce même Juba écrivit aussi sur les Spectacles. Tous ces Ouvrages sont perdus, ainsi que ceux de Mithridate, & de la plupart des Rois qui se sont mêlés d'écrire.

MÊME SCENE.

» POUR vous, j'ai terrassé plus d'une Légion,
 » Et fait mordre la poudre au brave Curion.

Quelques Critiques ont blâmé dans le second vers, l'expression de *poudre*. Ils ont prétendu qu'elle n'était plus synonyme de *poussière*, depuis l'invention de la poudre à canon. C'est une objection très-erronée. Racine n'a-t-il pas trois fois préféré *poudre* à *poussière*?

» Dieu parle ; & dans la *poudre* il les fait tous rentrer.

ESTHER.

» Qu'ils soient comme la *poudre*. & la paille légère,

» Que le vent chasse devant lui.

ATHALIE.

» Vous les verrez voler plus vite que la foudre,

» Au milieu des hasards;

» Faire ouvrir les Cités, ou renverser en *poudre*,

» Leurs superbes remparts.

La Renommée aux Muses. ODE.

Corneille fait dire de même par Camille :

» Puis-je de mes yeux y voir tomber la foudre,

» Voir ses maisons en cendre, & tes lauriers en *poudre*!

CORN. les HORACE,

Quinault, Opéra de Persée :

» Il n'est point de grandeur, que le Ciel irrité,

» N'abaisse quand il veut, & ne réduise en *poudre*.

Voltaire a également employé *poudre* pour *poussière*.

» Ce que le fer atteint, tombe réduit en *poudre*.

HEN. CH. VI.

» Que ne puis-je expirer dans Syracuse en *poudre*!

TANCREDE.

» Ces Rois ensevelis, disparus dans la *poudre*.

Orphelin de la Chine.

» Le destructeur des Rois, dans la *poudre* oubliés.

Ibid.

Jean-Baptiste Rousseau, & d'autres Poètes de marque, pourraient encore venir à mon appui; mais je me lasse de citer.

N. B. Toute cette discussion me rappelle, qu'un murmure obstiné me força de changer dans *Briséis*, ce vers :

» Adieu; songe aux *sermens* que tu viens de *jurer*.

Ce ne fut qu'un cri, qu'on ne pouvait dire, *jurer des sermens*. On oubliait que Racine avait dit dans *Athalie*:

» En tes *sermens jurés* au plus saint de leurs Rois.

M Ê M E S C E N E.

» Un trophée érigé sur les rives du Tage, &c.

Ce fut vers le fleuve *Bagrada*, que se passa l'insigne victoire remportée par Juba, sur Curion. Les Privilèges de la Poësie, m'ont autorisé à transporter la scène du combat sur les rives du Tage.

M Ê M E S C E N E.

» Cnéus, d'un trop beau nom, jeune & faible héritier,

» L'a suivi chez les Morts, sans cueillir un laurier.

Il s'agit ici de Cnéus-Pompéius-Sextus. J'ai pris dans

la partie chronologique de ma Tragédie, la licence poétique d'avancer de quelques années, la mort de cet inutile rejeton du grand Pompée. Ce rejeton, personnage sans caractère, mais imposant par la mémoire de son père, eût nuit à l'intérêt universel que je voulais rassembler sur Caton. C'est pour la même raison, que dès le premier Acte, j'ai soin d'éloigner de la Scène le jeune Scipion, & de ne le présenter que comme l'introducteur de mon principal personnage.

M Ê M E S C E N E.

- » Prince, à votre penchant livrez-vous sans scrupule ;
 » Courez seul vous jeter dans le Parti de Jule.

Plusieurs m'ont blâmé, comme d'une invraisemblance, de supposer que le Roi Juba se soit avisé d'envoyer un de ses fils servir sous Jules-César, tandis que lui-même, & son autre fils, restaient fidèles au Parti de Pompée. Je me contenterai d'opposer à cette prétendue impossibilité, deux faits historiques; l'un, tiré de l'ancienne Histoire de Perse; l'autre, de l'Histoire Romaine.

Exemple tiré de l'Histoire de Perse.

Quand le Satrape Datame se révolta contre Artaxercès, il prit la précaution d'envoyer son fils, servir sous les drapeaux du Roi.

Exemple tiré de l'Histoire Romaine.

Métellus, tant qu'il fut l'un des Lieutenans d'Antoine, s'était attaché à faire le plus de mal possible au

Parti Octavien. Ce vieux Militaire fut pris , & conduit parmi d'autres captifs en présence du vainqueur. Il était difficile de le reconnaître dans l'état fordide , & sous les vils lambeaux de la captivité. Sautant donc au cou de son père , le jeune Métellus adressa ainsi la parole à Octave : « César , mon père , a servi parmi tes ennemis ; » mais moi , j'ai milité sous tes Enseignes. S'il mérite » punition , moi , je mérite récompense. Permits entre » nous cet échange : ordonne qu'il vive ; & moi , je » périrai pour lui ».

Octave hésite quelque-tems ; mais enfin , ce spectacle attendrissant fléchit son âme. Il fait grace , & laisse vivre celui de tous ses adversaires qui lui avait nui le plus.

ACTE II.

SCENE IV.

» O MON père , ou plutôt , père de la Patrie , &c.

Ce beau titre de *père de la Patrie* , décerné à Cicéron , n'a pas été oublié par Juvénal.

..... Roma parentem ,
Roma patrem Patriæ Ciceronem libera dixit.

Pline le Naturaliste s'en est aussi souvenu , l. 7. *Salve , primus omnium , PARENS-PATRIÆ* appellate , &c.



la partie chronologique de ma Tragédie, la licence poétique d'avancer de quelques années, la mort de cet inutile rejeton du grand Pompée. Ce rejeton, personnage sans caractère, mais imposant par la mémoire de son père, eût nuit à l'intérêt universel que je voulais rassembler sur Caton. C'est pour la même raison, que dès le premier Acte, j'ai soin d'éloigner de la Scène le jeune Scipion, & de ne le présenter que comme l'introducteur de mon principal personnage.

M Ê M E S C E N E.

- » Prince, à votre penchant livrez-vous sans scrupule ;
 » Courez seul vous jeter dans le Parti de Jule.

Plusieurs m'ont blâmé, comme d'une invraisemblance, de supposer que le Roi Juba se soit avisé d'envoyer un de ses fils servir sous Jules-César, tandis que lui-même, & son autre fils, restaient fidèles au Parti de Pompée. Je me contenterai d'opposer à cette prétendue impossibilité, deux faits historiques; l'un, tiré de l'ancienne Histoire de Perse; l'autre, de l'Histoire Romaine.

Exemple tiré de l'Histoire de Perse.

Quand le Satrape Datame se révolta contre Artaxercès, il prit la précaution d'envoyer son fils, servir sous les drapeaux du Roi.

Exemple tiré de l'Histoire Romaine.

Métellus, tant qu'il fut l'un des Lieutenans d'Antoine, s'était attaché à faire le plus de mal possible au

Parti Octavien. Ce vieux Militaire fut pris , & conduit parmi d'autres captifs en présence du vainqueur. Il était difficile de le reconnaître dans l'état fordide , & sous les vils lambeaux de la captivité. Sautant donc au cou de son père , le jeune Métellus adressa ainsi la parole à Octave : « César , mon père , a servi parmi tes ennemis ; » mais moi , j'ai milité sous tes Enseignes. S'il mérite » punition , moi , je mérite récompense. Permits entre » nous cet échange : ordonne qu'il vive ; & moi , je » périrai pour lui ».

Octave hésite quelque-tems ; mais enfin , ce spectacle attendrissant fléchit son âme. Il fait grace , & laisse vivre celui de tous ses adversaires qui lui avait nui le plus.

ACTE II.

SCENE IV.

» O MON père , ou plutôt , père de la Patrie , &c.

Ce beau titre de *père de la Patrie* , décerné à Cicéron , n'a pas été oublié par Juvénal.

..... Roma parentem ,
Roma patrem Patriæ Ciceronem libera dixit.

Pline le Naturaliste s'en est aussi souvenu , l. 7. *Salve , primus omnium , PARENS-PATRIÆ* appellee , &c.



- » Et lorsque le trépas fermera ta paupière ,
 » La même heure , Brutus , viendra clore mes yeux .

Porcie ne tint que trop sa promesse. Après la mort de Brutus , voyant qu'on avait pris la précaution d'écarter d'elle tout instrument meurtrier , elle eut le courage d'avaler des charbons ardents : acte d'héroïsme consacré aux âges futurs par le Poète Martial , *l. 1. Epigr. 43.*

- » *Conjugis audisset fatum cum Porcia Bruti .*
 » *Et subtrac̃ta sibi quæreret arma dolor .*
 » Nondum scitis , ait , mortem non posse negari .
 » Credideram satis hoc vos docuiss̃e patrem .
 » *Dixit ; & ardentes avido bibit ore favillas :*
 » *I, nunc , & ferrum turba molesta nega .*

Epitaphe de Porcie , non imitée de Martial.

Prête à joindre Brutus , la Romaine Porcie ,
 Par un dernier soupir n'accusa point les Dieux .
 Souriant à la main qui lui fermait les yeux ,
 Elle dit à la Mort : *tu vaux mieux que la vie .*

Quelque-tems avant la mort de Brutus , Porcie préla-
 geant ce qui devait arriver , prit un rasoir , & s'en fit
 une incision à la gorge. Ceci ayant été rapporté à son
 mari , il accourut , & la gronda avec assez d'humeur , lui
 demandant si c'était le fait d'une femme , de toucher aux
 instrumens d'un Barbier. *Ce n'est pas sans dessein* , lui
 dit-elle , *que j'en agis ainsi ; c'est un essai , Brutus , une*
anticipation de ce que j'ai à faire , si je viens à te perdre.

À la nouvelle de la mort de Brutus , quelqu'un voyant Porcie s'abandonner sans réserve à la douleur , lui demanda quand finirait ce deuil ; *avec ma vie*, répondit-elle.

Caton eut d'autres enfans que Porcie , mais elle seule hérita de son courage. L'Histoire rapporte , qu'avant de se mettre à table pour faire son dernier repas , Caton embrassa tendrement son fils , & l'exhorta à recourir à la clémence de César ; conseil que ce jeune homme suivit. César témoigna de grands regrets , lorsqu'il apprit la fin tragique de Caton , & conserva à ses enfans leur patrimoine.

ACTE III.

SCÈNE III.

» **E**T, toi seul excepté, j'ai conquis l'Univers.

» ET CUNCTA TERRARUM SUBACTA,

» PRÆTER ATROCEM ANIMUM CATONIS.

HOR. Od.

MÊME SCÈNE.

» Pourquoi douterais-tu que César ne fût homme

» A dédaigner l'honneur de rentrer Roi dans Rome ?

C'est le cas de rappeler ici les paroles énergiques de Marguerite de Valois , Reine de France & de Navarre , recueillies par Brantôme , *Opusc. tom. 13, p. 16. 11.* La plus grande gloire qu'eurent jamais les Romains , César la leur avait acquise ; & César était digne plus que de Rome.

SCENE V.

« C'est l'asyle d'un sage... Aristippe!... Il faut lire, &c.

Aristippe était né à Cyrène, raison qui semble m'autoriser à lui supposer un tombeau en Afrique. D'ailleurs, il avait été disciple de Socrate, ce sage dont le dogme favori était l'*Immortalité de l'âme*. Ce fut Aristippe, qui, partant de Cyrène, pour aller entendre en Grèce les leçons de Socrate, commanda en route à ses esclaves de jeter à terre les sacs d'or dont il les avait chargés, alléguant que le voyage s'en ferait plus lestement, & qu'on arriverait plus vite. Sobre avec les gens sobres, austère avec les gens austères, délicat & recherché avec les gens de luxe, Aristippe fut l'homme de toutes les sociétés. Le caractère particulier de sa philosophie, était de s'accommoder de tout, de se plier à tout, & d'être d'humeur, de régime & de mœurs variables, selon le tems, le lieu & la circonstance; ce qui fait dire au Poëte Horace:

» *Omnis Aristippum deuit color, & status, & res.*

HOR. L. 1. Epist. 17.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

» LIBERTÉ toujours chère,

» Quand pourrai-je ; rendue aux bords sacrés du Tibre,

» Embrasser ton image, & me croire encor libre ?

» *Non ante revellar,*

» *Exanimem quàm te complectar, Roma, tuumque*

» *Nomen, Libertas ! & inanem prosequar umbram.*

LUCAN. Pharf.

SCÈNE II.

« C'est son ardent amour pour notre République.

Cet amour pour la République était extrême, aussi bien qu'exclusif, chez Caton. Lorsqu'on débattit à Rome la grande question, si César serait créé Dictateur, ou Pompée seul Consul, Bibulus fut de ce dernier avis ; & , ce qui surprit tout le monde, Caton s'y rangea, comptant, dit-il, que Pompée userait avec modération d'un pouvoir extraordinaire. Celui-ci s'étant alors répandu en remerciemens, Caton, avec sa rudesse stoïque, lui répondit : « *Ne m'ayez aucune obligation, car ce* » *ce que j'en fais, c'est pour le bien de la République,* » *& non pour vous complaire.* »

SCENE V.

» Ce qu'a promis César, il le tiendra du moins,
 » S'il y manque, mes yeux n'en seront pas témoins.

Cicéron, sans blâmer ceux qui avaient consenti à recevoir leur pardon du vainqueur, (& lui-même était du nombre), articule qu'un homme de la trempe de Caton, devait se donner la mort, plutôt que de s'exposer à endurer la vue de César, tyran de Rome. « *Caton* » *moriendum potius, quam tyranni vultus inspiciendus* » *fuit*. Cicer. offic. L. 1. Paragr. 112.

Cette opinion de Cicéron, le contemporain & l'ami de Caton, combat formellement celle de M. de Voltaire, dans la Tragédie de la *Mort de César*. Brutus y dit en parlant de Caton :

» Il tourna contre lui ses innocentes mains.
 » Sa mort fut inutile au reste des humains.

On conçoit que je n'ai pu faire aucun usage de cette vue moderne, inadmissible dans une Tragédie, dont le sujet est la *Mort de Caton*. Car je ne pouvais à-la-fois, tourner cette mort en action héroïque, & blâmer mon héros de se l'être donnée. J'ai dû même contrarier Cicéron, qui n'attribue le suicide de Caton, qu'au seul principe.

» Caton ne doit point s'exposer à envifager un Tyran.

Cela ne fuffit point pour fonder une Tragédie, d'autant que César n'était point tyran quand Caton mourut.

ACTE V.

SCENE III.

» PÉTRÉIUS & Juba.

Telle fut en effet la fin tragique de Marcus-Pétréius, & du Roi Juba, selon l'Histoire. Voyez Hirtius, à la suite des Commentaires de César.

Marcus-Pétréius s'était rendu célèbre par sa victoire sur Catilina; & dès cette époque, l'Historien Salluste parle ainsi de ce grand Homme:

« *Homo militaris, quod amplius annos triginta Tribunus, aut*
» *Præfectus, aut Legatus, aut Prætor, cum magnâ gloriâ in*
» *exercitu fuerat, &c.*

SCENE V.

» Consens, consens, Marcus, à nous quitter plus tard.

Le prénom de Caton était *Marcus*; & le style amical & caressant, comme aussi l'usage élégant, était d'appeler un Citoyen par son prénom:

. GAUDENT PRÆNOMINE MOLLES,
AURICULÆ.

MÊME SCENE.

» Tu l'as juré, que Rome serait libre;

» Je meurs satisfait.

Ces paroles sont des plus vraisemblables & des plus convenables dans la bouche de Caton. L'espoir que la

mort mettrait le sceau à la liberté de Rome, fut, sans doute, l'esprit patriotique qui anima Caton à son dernier soupir. Tel, probablement, se le figurait Corneille, lorsqu'il se proposait de peindre un jour :

» Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourants.

P. CORNEILLE, *Epître au Cardinal Mazarin.*

» Catonis

» *Nobile lethum.*

HOR. L. I. *Od. Quemvirum.*

MÊME SCÈNE.

» O vertu !

» Prestige des grands cœurs, dis, à quoi nous fers-tu ?

» Toi ? vrai bien, D'être tutélaire de l'homme ?

..... Va, tu n'es qu'un phantôme.

Ce furent, au rapport des Historiens, les propres paroles de Brutus, en mourant.



M Ê M E S C È N E .

» Tu l'as jure, que Rome seroit libre.

» Je meurs satisfit.

Ces paroles sont des plus remarquables & des plus complètes dans la bouche de Caton. Il étoit que la

E N V O I

*D'un Exemple du Caton d'Utique, à un Ami
Célibataire.*

MON très-honorable Ami,

Si tous les Célibataires vous ressembloient, il faudrait conseiller le Célibat à la moitié du Genre-Humain. Mais comme, peut-être, chercherait-on en vain la moindre de vos rares qualités chez la plupart de Ceux qui fuyent le joug conjugal, vous seriez trop injuste si vous vous assimiliez aux Citoyens pervers sur lesquels j'ai cru devoir frapper, dans l'*Avant-Propos* de ma Tragédie de *Caton d'Utique*. Approuvez que je vous place dans le très-petit nombre d'exceptions que peut admettre ma censure.

Modèle des Amis parfaits,

Lis mon Ouvrage en assurance.

Si ma Muse, sans indulgence,

Y met le Célibat au nombre des forfaits,

Va, ce n'est point toi que j'offense.

Nul Citoyen, nul Patriote en France,

Ne signala ses jours par de plus nobles traits.

Ta Compagne est la Bienveillance;

Tes Enfants, ce sont tes Bienfaits.

Je suis, de l'homme que je viens de dépeindre, &c.

qui ces traits conviennent réellement , l'ami le plus
tendre & le plus dévoué,

LOUIS POINSINET DE SIVRY.

Paris, ce 1 Décembre 1789.

E N V O I

*D'un Exemplaire du Caton d'Utique à M. Duport,
Conseiller au Parlement, Député à l'Assemblée
Nationale, &c.*

M O N S I E U R ,

L'accueil dont vous avez honoré plusieurs de mes
Ouvrages, vous donne un droit particulier à l'hommage
d'un exemplaire de celui-ci, où domine le sentiment qui
vous distingue le plus; le Patriotisme. C'est à ce coin
que sont marquées les diverses *motions* qu'on vous a vu
faire dans l'auguste Assemblée, où s'agitent, de nos
jours, les plus chers intérêts de la Nation, & les desti-
nées des races futures. Le zèle que vous y déployez, est
bien digne de la splendeur d'un nom allié à celui de
TALON & de TUBEUF. Poursuivez, Monsieur,
une carrière toute glorieuse & toute méritoire envers
vos Concitoyens. Signalez-la chaque jour, par des *propo-
sitions* courageuses & vraiment utiles. Il en est une que je
ne vous cacherai point, qu'on attend de vous avec im-

patience ; c'est le souhait de tous nos vrais Patriotes , c'est le vœu de la France entière. Vous concevez que je veux parler d'une *motion* , tendante à marier les Ecclésiastiques. Le Mariage est en effet le sceau du Patriotisme. C'est , de tous les liens sacramentels , le plus indispensable à la Société. *Crescite & multiplicamini* , est la plus ancienne loi du Créateur ; le commandement de son amour envers ses Créatures. Nul Être Humain ne saurait , sans sacrilège , se soustraire à l'universelle obligation de l'Hymen. Les vertus qu'exige le Mariage , & les bénédictions inhérentes à cette divine institution , ne peuvent , sans doute , qu'ajouter à la sainteté du Sacerdoce. Vous donc , Monsieur , vous , un des organes de la plus auguste Assemblée , faites-y tonner ces grands principes. Frappez d'un juste anathème tout *figuier stérile*. Bannissez de toute l'étendue de la France , son plus grand fléau , le Célibat. Faites rentrer l'Eglise dans l'Etat , en l'associant à la propagation des Citoyens. Un Evêque , un Curé , un Vicaire , pères de famille , n'en seront que plus charitables , & que meilleurs Patriotes. Les Calvinistes , les Luthériens , les Anglicans , ont-ils , en général , de plus respectables & de plus exemplaires Citoyens , que leurs Pasteurs , qui , presque tous , ont femme & enfans ? Parmi nous , l'illustre *Bossuet* , cette lumière de l'Eglise , était , dit-on , marié. Nos Prélats se croiraient-ils plus parfaits que *Bossuet* ?

Mais je m'apperçois , Monsieur , qu'insensiblement je passerais les bornes d'une lettre. Je vais donc terminer

celle-ci, en vous faisant part de la découverte que j'ai faite d'un personnage de votre nom, qui vivait en 1105, & qui, cette année-là, étant en Palestine, soucrivit avec plusieurs Prélats, & un Seigneur de la Maison de Porcelet, un Testament de Raymond, Comte de Toulouse, rapporté par César de Nostiradamus, Histoire & Chronique de Provence, Partie 1. p. 112.

Je suis, avec la plus respectueuse considération,

MONSIEUR,

Votre, &c.

LOUIS POINSINET DE SIVRY.

Paris, ce 1 Décembre 1789.



LETTRE

A M. NAUDET Pensionnaire du Roi.

MONSIEUR,

La manière toute énergique, & toujours neuve, dont vous avez exprimé le *passage du Xanthe*, dans la Tragédie de *Briséis*, de mon père, devant le Public de Paris; & sur-tout, la manière dont vous l'avez rendu, cette année, à Versailles, en présence de la Cour, m'ont inspiré une témérité bien digne d'un ex-Rhétoricien; celle de traduire en Latin, & vers pour vers, ce morceau de poésie, mémorable par lui-même, & par le charme inappréciable qu'y ajoutent vos talens. Je sais bien, Monsieur, qu'il existe, sur la Scène Française, un autre Récit, qui, sans doute, est un chef-d'œuvre, celui de *la mort d'Hippolyte*, dans la superbe Tragédie de la *Phèdre* de Racine. Mais, puisque, par la plus heureuse des Révolutions, nous voilà tous devenus *libres*, qu'il soit permis à un Littérateur de dix-huit ans, fils de l'Auteur de *Briséis*, de prendre la licence de comparer ces deux merveilleux Récits. Celui du divin

Racine, a, jusqu'ici, remporté la palme sur tous ceux de la Scène Tragique; & ce n'est pas sans raison: le Poète y a versé toute la magie de sa Muse. Mais, à la réflexion, vous conviendrez, Monsieur, qu'il se trouve là deux grands défauts, que voici: c'est que le Gouverneur *Théramène*, qui fait toute cette belle déclamation, ne doit pas la faire; & que, ni *Thésée*, père du Héros, ni les Spectateurs qui l'entendent, ne doivent l'écouter. Ainsi:

» Le flot qui l'apporta, recule épouvanté,

Et

» Sa croupe se recourbe en replis tortueux, &c.

Tous ces élans d'une riche Épopée, tous ces détails oisifs, sont, il faut l'avouer, une superfétation emphatique, qu'il convenait d'abandonner à Sénèque le Rhéteur. Aucun de ces reproches ne peut, Monsieur, s'appliquer au *Passage du Xanthe*, à ce Récit que vous avez fait valoir avec tant d'art, & que votre talent a fait proclamer le *premier Récit de la Scène Française*. Je ne vous flatte point, Monsieur, je vous rends justice; & je dois le même tribut d'éloges à tous ceux qui ont rempli des Rôles dans la Tragédie de *Briséis*. Mademoiselle Fleury s'est élevée, dans son personnage, à l'héroïque & sublime fierté de la Compagne d'Achille; M. Dorival a été couvert d'applaudissemens dans tout le Rôle d'Ulysse; M. de Saint-Prix a représenté en vrai Demi-Dieu, l'*Achille d'Homère*; M. de Saint-Fal, par l'intérêt de son jeu, a fait regretter que le Rôle de *Patrocle* finit

au troisieme Acte ; M. Vanhove s'est surpassé lui-même dans celui de *Priam*, qui, en 1759, avait fait le triomphe de M. Brisard : & M. Grammont, dans le plus court des Rôles, dans celui d'*Ajax*, a fait la plus vive sensation.

Je serais route-fois tenté, je crois, de vous flatter, Monsieur, si j'espérais capter par-là votre indulgence, pour l'insolence que j'ai eue de piller en Latin votre beau *Récit de Brisès*, & d'enlever ainsi à mon Père, de son vivant, les plus beaux vers, peut-être, qui ayent jamais découlé de sa plume.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LOUIS-CHARLES POINSINET DE SIVRY, fils.

Paris, ce 1 Décembre 1789.

P. S. Si vous avez occasion, Monsieur, de voir avant moi Mademoiselle Fleury, je vous prie de lui faire agréer les quatre vers suivants, faits pour accompagner son portrait.

A Mademoiselle FLEURY.

« Achille avait un cœur à l'amour indocile ;

» L'altière Brisès seut pourtant le dompter.

» Qui vous la voit représenter,

» Conçoit la faiblesse d'Achille.



BRISÉIS, TRAGÉDIE.

ACTE V. SCENE III.

PRIAM, BRISÈS.

BRISÈS.

ACHILLE furieux
 Courait à la vengeance au sortir de ces lieux.
 Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins foudaine.
 Déjà de la Troade il a vu fuir la plaine.
 Il se présente aux bords à jamais révers,
 Où le Xanthe immortel roule ses flots sacrés (1).
 Hector au même instant paraît sur l'autre rive.
 Achille, en frémissant, voit sa rage captive;
 Et redoublant sa haine à l'aspect du Héros,
 Terrible, & tout armé, se plonge dans les flots.
 De cette audace altière, Hector même s'étonne.
 Achille disparaît, l'onde écume & bouillonne.

(1) Le culte pour ce fleuve (qui portait le double nom de Xanthe & de Scamandre) était tel, que les jeunes filles de Troyes & des environs avaient coutume de lui faire hommage de leur virginité, en venant se baigner dans ses eaux la veille de leurs nœces. Voyez l'Encyclopédie, aux mots *Néda* & *Scamandre*.

 TRADUCTION LATINE.

*Et vers pour vers, du passage du Xanthe, dans la
Tragédie de Briseïs, de Louis Poinfinet de Sivry.
par Louis - Charles Poinfinet de Sivry, fils,
âgé de 18 ans, Pensionnaire de S. A. S. Monsei-
gneur le Duc d'Orléans.*

PRIAMUS, BRISES.

BRISES.

IMMITIS Achilles

Egrediens castris uiricia currit ad arma,
Fulgure jam citior, jam fulmine promptior ipso.
Sub pedibus fugiunt, fugiunt, heu! Trôadis arva.
Æternùm venerata ferox ad litora tendit,
Quæ sacer augustis Xanthus circumfluit undis.
Armipotens ripâ Hector cernitur ulteriore.
Frænatam rabiem perfrindens sentit Achilles;
Aspectu Phrygii, majores concipit iras:
Ære gravis, minitans, medium se mergit in Amnem.
Ipse stupens animos audaces conspicit Hector.
Obruitur fluxio Pelides; æstuat humor:

Bientôt il se remontre , & paraît à nos yeux
 Tel qu'on peint les Titans armés contre les Dieux.
 Tous ces Dieux conjurés pour venger leur rivage ,
 D'accord avec les flots , combattaient son passage.
 Achille , loin de lui , par l'orage entraîné ,
 Repousse , mais en vain , le torrent mutiné.
 Un choc nouveau le presse ; il chancelle , il succombe ;
 Il rappelle sa force , il résiste , il retombe.
 Il voit encor briser ses efforts superflus ;
 Un bruit même s'élève : » Achille ne vit plus » !
 Mais , tandis qu'à l'envi , les défenseurs de Troye
 Se livrent aux transports d'une indiscrete joie ;
 O surprise ! O prodige ! Achille audacieux
 Surmonte la Tempête , & le Fleuve , & les Dieux.
 Ce n'est plus un Mortel échappé du naufrage ,
 C'est Achille vainqueur , qui s'élance au rivage.

P R I A M.

Ciel ! Et mon fils ?

B R I S É I S.

Heçtor , en ce moment fatal ,
 Avec moins de fureur , montre un courage égal.
 L'un par l'autre excités , ces rivaux intrépides ,
 Mesurent fièrement leurs glaives homicides.
 Une même valeur semble guider leur bras.
 Tous deux cherchent la gloire , & courent au trépas.
 La Victoire hésitait ; la Déesse inhumaine
 Allait enfin pencher sa balance incertaine ;

Sed summâ undâ extans subito spectatur Achilleus,
 Tales in Divos gesserunt arma Gigantes.
 Ripas Cœlicolæ quemquam temerare sacratas
 Indignantur; & hostem, immixti fluctibus, arcant.
 Æacides æstu longè exturbatus arenâ,
 Torrentem rapidum dextrâ propulsat inani.
 Rursûs in abruptum actus, nutat; denique cedit;
 Mox revocat vires; innat; modò mergitur undis.
 Conatus iterùm Æacidis solvuntur inanes.
 Tollitur ad Cœlum clamor: *Jam vixit Achilles!*
 Dùm verò certatim Propugnacula Trojæ
 Ingenti temerè celebrant nova gaudia plausu,
 Mirum, ô! prodigium! armis audax Thesſalus heros
 Vincit bacchatas Auras, Amnemque, Deosque;
 Jam nec nunc Tempestati Mortalis adeptus,
 Sed victor Pelides, in ripam emicat ardens.

P R I A M U S.

Proh! quid jam Natus?

B R I S E S.

Tanto discrimine rerum,

Ille, animi compos, non impar surgit Achilli.
 Concurrent clypeis immensi fulmina belli;
 Ferrea terribiles immaniter arma decussant.
 Virtus namque eadem mavortia brachia ducit
 Certantùm; pulchram quærunt per vulnera mortem.
 Hos inter longùm dubitat Victoria pendens;
 Ancipitem, dira, inclinabat denique libram;

Mais un Dieu plus propice en ordonne autrement,
 Et le Sort, qui fait tout, change l'événement.
 Un trait parti de nos rangs. Son atteinte émue
 Par le casque d'Achille, est au loin repoussée.
 Les airs sont aussi-tôt couverts de mille dards.
 Les Grecs sur les Troyens, fondent de toutes parts.
 Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.
 Mes yeux ont vu combattre, & l'Europe & l'Asie.
 Neptune armé pour Troie, & Junon pour Argos.
 Tout ce que la Nature a produit de Héros.
 La Fuite à la Terreur, ne permet plus d'asyle;
 Tout Troyen est Hector, & tout Grec est Achille.
 Achille & son rival, dans la foule perdus,
 S'appellent à grands cris, & ne se trouvent plus.
 Sans doute, un Dieu plus fort les trouble & les égare.
 Mars veut les réunir, Jupiter les sépare.
 Jupiter ne veut pas que la Parque en courroux,
 Étende sur Hector ses homicides coups.

H I S T O I R E



Propitiore Deo , nullum Fortuna coronat ;
 Et quæ cuncta movent , eventum Fata reflectunt.
 Ê Teucrûm turmis eccè est allapfa sagitta ;
 Casside ted duri prôpellitur ictus , Achilles.
 Innumera eripiunt subitò tela impia Cœlum ,
 Couverfæque ruunt Acies ; hinc agmina Trojæ ,
 Hinc Graii ; nunquàm asperior Mavortis imago.
 Certantem his oculis vidi Europamque , Asiaaque.
 In Trojam Juno , pro Trojà suscitât omnes
 Neptunus , Claros bello quos prædicat Orbis ;
 Imbellique Fugâ , superest spes nulla Timori ;
 Omnis Trôs Hector , omnis jam Graïus Achilles.
 Ast longè disjecti , ambòque per agmina se dùm
 Voce vocant , nequeunt jamjam concurrere ferro.
 Majus agit Numen ; fusi in diversa feruntur.
 Mars utrumque ardet committere ; Jupiter arcet ;
 Jupiter ipse vetat fatalia flamina ventos
 Hectoreum jam nunc filum rescindere , Parcas.

RÉPONSE DE M. NAUDET,
 A M. POINSINET DE SIVRY, FILS.

MACTÈ animo , Juvenis ! benè sic furabere Patrem ;
 Sic Pater ipse tuus fur fuit Iliadi.



E N V O I

*D'un Exemplaire du Caton d'Utique, à l'Université
de Paris.*

MÈRE ILLUSTRÉ DES BEAUX ARTS,
PRÉCIEUSE FONDATION DE CHARLES-
MAGNE, FILLE AÎNÉE DE NOS ROIS!

Mon Père, votre Elève, me charge de vous adresser l'hommage d'un Exemplaire de son *Caton d'Utique*, Pièce où l'amour de la Patrie joue un Rôle distingué. J'acquiesce de ce tribut l'auteur de mes jours, avec d'autant plus d'empressement, que j'y trouve une occasion de rendre publique la reconnaissance dont il est pénétré pour l'excellente Education qu'il a reçue dans votre sein. C'est là qu'il a puisé ce goût solide, qui naît du commerce des Anciens. Aussi ne parle-t-il qu'avec culte, des Professeurs & Instituteurs (1) d'élite, sous lesquels il

(1) Mon père a eu le bonheur d'avoir pour Instituteurs, au Collège de la Marche, M. Lambert, M. l'Abbé Lallemant, M. Vaun, fils; M. l'Abbé Jaquin, qui a été Recteur; M. l'Abbé Gaston, décédé Evêque de Thermés, &c. Toutes personnes d'un rare mérite.

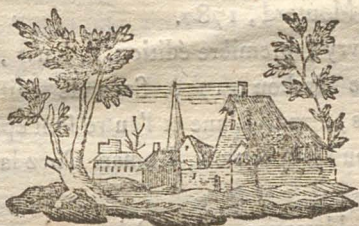
s'est formé. Trouvez bon, MÈRE RÉVÉRÉE, que je partage sa gratitude pour vous : & puisqu'aussi-bien, les principes lumineux par lesquels il achève de diriger mes Etudes, sont ceux qu'il a saisis chez vous ; n'est-il pas juste que je m'associe à sa reconnaissance, & que je vous prie de jeter un regard sur mon premier essai de Poésie Latine ?

Je suis, avec amour & respect,

MÈRE ILLUSTRÉ DES BEAUX ARTS.

Votre, &c.

L. CH. POINSINET DE SIVRY, fils,



CATALOGUE

Des principaux Ouvrages de l'Auteur de Caton d'Utique.

LES Egléides, ou Recueil de Poésies, dédiées à Eglé, 1754.

Plusieurs Opéra Comiques, vers le même temps. Chez Duchesne.

Les Muses Grecques, ou Traduction en vers Français d'Anacréon, de Sapho, Moschus, Bion, Tiriée, &c. première édition, à Nancy, 1758. Seconde édition, à Paris, chez Barbou, 1759. Troisième édition, aux Deux-Ponts, 1774. La quatrième édition est sous presse.

Briséis, Tragédie. Elle a eu quatre éditions; la dernière est celle de Moutard, 1787.

Théâtre de Sivry, première édition. A Paris, de l'Imprimerie de Barbou, 1759. Seconde édition, aux Deux-Ponts, 1774. L'une & l'autre sont épuisées.

Le Phasma, ou l'Apparition, Roman. Chez la Combe, 1774.

Les Origines Uriennes, ou l'Origine des anciennes Sociétés. Chez le Jay.

Alcidor & Phyllire, Opéra, dont parle avantageusement M. de la Borde dans ses Recherches Musicales, & dont M. Légar de Furcy a composé la Musique.

DES ŒUVRES DE L'AUTEUR. 121

LA HIRE, ou le couronnement de Charles VII, Ballet héroïque. Au porte-feuille de l'Auteur.

Traité de la Politique privée. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey.

Traité des Causes physiques & morales du Rire. A Amsterdam, chez le même.

Lettre sur l'Ecosaise de M. de Voltaire, avec l'épigramme: *Quo usque tandem*, &c. A Paris, 1760.

L'Appel au petit nombre, 1762. Deux éditions, l'une de Simon, l'autre de Barbou.

Première Traduction Française, & première publication Latine du célèbre Fragment de Tite-Live, trouvé au Vatican, sur le revers de la couverture d'une Bible.

Traduction en vers Français, de l'Illiade d'Homère. Les quatre premiers Chants, sont au porte-feuille de l'Auteur. Le feu Roi avait souscrit pour cette Traduction; mais, sous le bon plaisir de Sa Majesté, l'Auteur la suspendit, pour s'occuper de la vaste entreprise du Pline, que toute l'Europe savante desirait encore davantage.

Recherches sur les Médailles & Hiéroglyphes antiques, 1 vol. in-4°. avec gravures; imprimées à Mafreicht, chez Dufour. Se trouvaient à Paris, chez Poinçot. L'édition est épuisée. Prix actuel dans les ventes, deux louis d'or, broché.

Catalogue raisonné du Cabinet de Médailles, de M. le Baron de Beauvois, 1776.

Edition Latine d'Horace, avec un Commentaire Fran-

çais. De l'Imprimerie de Didot l'aîné, texte très-soignée. A Paris, chez Cazin, 2 vol. in-8°.

Première traduction Française du Théâtre d'Aristophane. Chez Didot le jeune, 4 vol. in-8°.

Traduction Française de Pline le Naturaliste, avec un texte raisonné, & des Commentaires; 12 vol. in-4°.
chez la veuve Desaint. Prix, six louis d'or l'exemplaire relié.

Recherches Polyglottes, où toutes les Langues connues, mortes ou vivantes, sont ramenées à des racines communes. Sous presse.

Plusieurs Duo, mis en musique par M. de la Garde,

1754.

Un grand nombre d'articles dans le Journal Étranger.

Une multitude d'articles dans la Bibliothèque universelle des Romans.

Un grand nombre d'articles dans le Nécrologe.

Un grand nombre de Pièces fugitives & de Recherches d'érudition, dans le Mercure de France, & dans d'autres Journaux.

Traduction Française du Théâtre de Plaute, 10 vol. in-8°. Sous presse.

Toutre la partie de Morale extraite de Platon, & traduite en Français dans la *Morale des Anciens*, publiée par de Bure.

Le *Protée Littéraire*, ou, Mélanges de vers & de prose, sur diverses matières instructives ou amusantes. Cet Ouvrage est susceptible d'une série de volumes; le premier sera incessamment sous presse.

DES ŒUVRES DE L'AUTEUR. 123

Un grand nombre de Recherches sur Athénée, au
porte-feuille de l'Auteur.

Une traduction Française, en prose, de la *Médée* de
Sénèque. Sous presse.

Une refonte totale du vaste Ouvrage de la *Physiologie*
Universelle de feu M. Macquer le Médecin. Ce travail
a été livré en 1778, à M. Lacombe, alors Libraire.

Un Commentaire sur *Racine*, livré à M. Luneau-de-
Bois-Germain, pour lui servir de matériaux pour son
édition de *Racine*.

Plusieurs travaux pour la Bibliothèque de feu M. le
Marquis de *Paulny*.

Une multitude de recherches & de travaux prépara-
toires, pour la vaste entreprise du *Bibliographe Uni-*
versel, pour la souscription de laquelle, M. Peinsinet
de Sivry, en considération de ses immenses travaux,
obtint l'agrément de Mgr. de Miromesnil, Garde-
des-Sceaux de France, le 22 Août 1782. Incessam-
ment sous presse.

Un Poème en trois Chants, sur une convalescence de
feue Madame la Duchesse d'Orléans.

Une Traduction en vers Français, de *l'Art-d'aimer*
d'Ovide.

N. B. Ces deux derniers Poèmes ont péri il y a plus
de trente ans, dans le premier incendie du Palais-Royal;
ainsi qu'une version Française de *Boëce*, partie en vers,
partie en prose; une traduction Française (avec Com-

mentaires) d'Annius de Viterbe; une traduction Française, en vers, de l'Œdipe de Sophocle; un Opéra manuscrit; plusieurs Comédies manuscrites; un recueil manuscrit de plusieurs Ouvrages en vers & en prose, &c.

